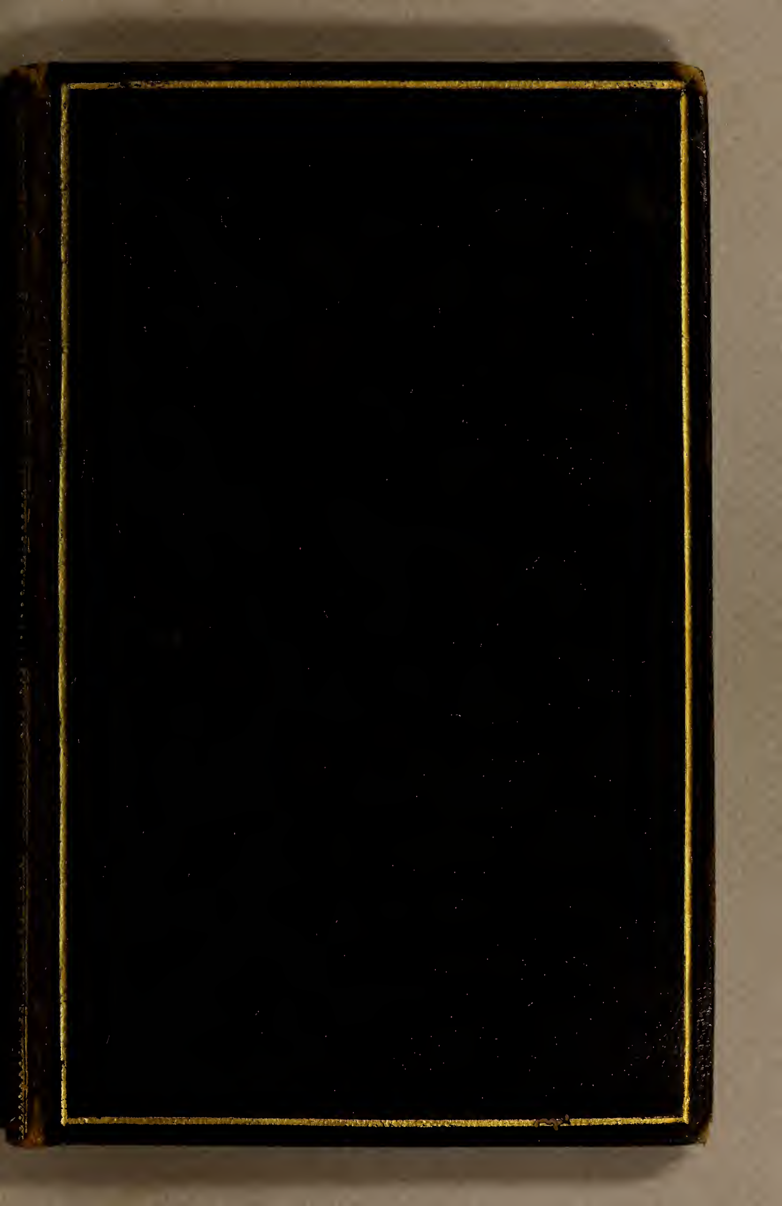
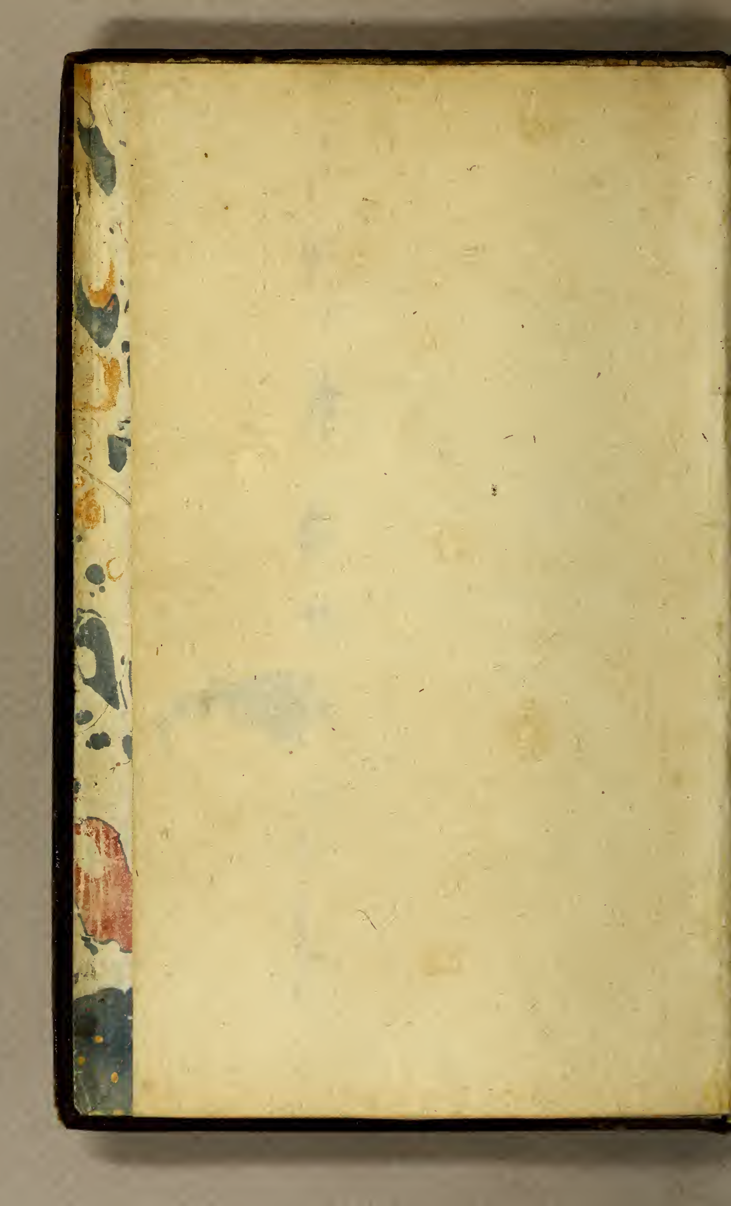
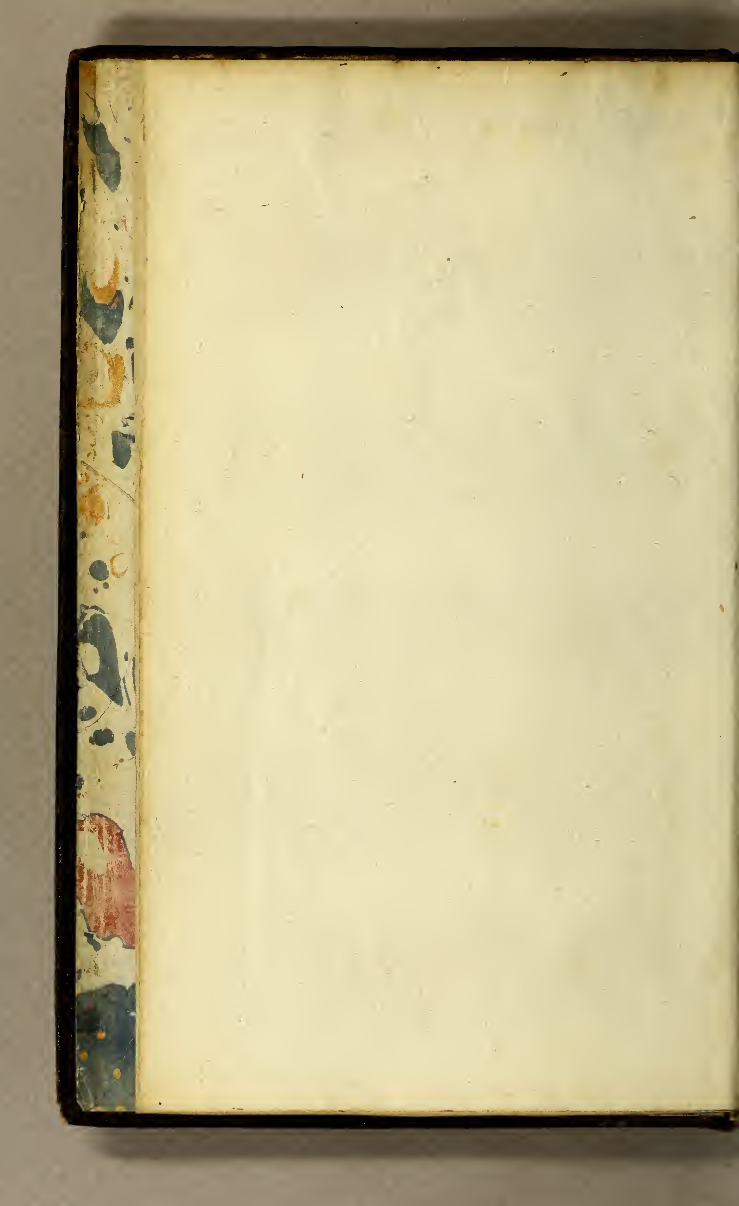



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University







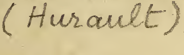
EXCELLENT
ET LIBRE DISCOVRS,
ſur l'Eſtat preſent de la France.

Auec la Copie DES LETTRES patentes DV ROY, depuis qu'il s'eſt retiré de Paris.

Enſemble,

La Copie de deux lettres du Duc de Guiſe.

Par vn docte perſonnage, bien verſé aux affaires d'Eſtat de la France.





M. D. LXXXVIII.

EXCELLENT ET LIBRE DISCOVRS, SVR L'ESTAT present de la France.



ON dit qu'il y a du plaisir à regarder du bort bouillonner les ondes, & à contépler de dessus la terre, comment l'orage & les vens se iouent de la mer, Ie le croy, & cela veut dire seulement, qu'il vaut mieux voir le danger de loing, que d'y estre. Mais si du haut d'vne coste i'aperceuois vn nauire où i'eusse part, où i'eusse mes amis enfermez, en hasard de se perdre, & sans remede, emporté contre les rocs, par les courants & par la tourmente: que i'aurois de regret de me rencontrer à ce spectacle. Si la France ne m'estoit rien, sachant exactement son estat, côme ie le scay, il ne me cousteroit gueres d'en discourir, quand on m'en apporteroit des nouuelles, elles me seroyent indifferentes, ie les receurois sans passion, bien aise au cõtraire d'estre hors de ses tumultes, d'ouir parler de ses remuemẽs, auec aussi peu d'esmotion & de crainte, cõme si on me contoit ceux qui aduindrent à Rome, soubs Tybere où Neron. Ie ne le puis estant François, ie ne le puis, voyant la seule barque de mon esperance, le vaisseau où i'ay tout ce que i'ay de plus cher, & qui lui mesmes m'est plus cher que moy-mesme, le voyant courir à son naufrage, voyant ma patrie, ma premiere mere, que tant de diuerses maladies reduisent à l'extremité: haletant à peine son dernier souspir. Mais il n'y a ordre, auec les cris vne partie de la douleur s'en va, & les paroles, que la tristesse nous

arrache du cœur,font plus violétes,que celles que la ioye en tire. Si quelquefois aux afflictions nous fouſpirons des mots extraordinaires, teſmoins de noſtre douleur, on les eſcoute plus volontiers, que s'ils partoyent d'vn nonchalant eſprit, alenti par ſes continuels cõtentemens,qui n'enfante rien auſsi, qui ne ſoit vulgaire. Ceux cy ſeront de meſmes recommandables ſeulement pour la matiere qu'ils traitent, non pour l'ordre ou la diſpoſition. Les autres ſeruent leur patrie de leurs corps & de leurs moyens. Ils font bien,puis qu'ils le peuuent: moy, ie plains ſeulement la mienne, ie luy donne mes ſeules larmes, n'ayant rien que cela de reſte, qui luy puiſſe ſeruir: ie loue ceux la, qu'ils ne me blaſment point: ie feray comme eux quand ie le pourray, & eux comme moy quand ils ſeront reduits à ceci.

Mon Dicæe, Eſtant oiſif en ceſte Prouince, où d'autres occaſions m'auoyent amené, i'ouys premieremẽt dire que le Roy auoit eſté chaſſé de Paris, par le Duc de Guyſe. Comme toutes choſes croiſſent par la reputation, ce fut là le premier bruit. Chaſcun aporte ſes paſsions,pour commentaires des nouuelles qu'on luy conte: ie ne ſcay, ſi touché de ce vice commun,ie gloſay incontinent ſur ce raport:mais il me ſouuient que deſlors ie dis à quelques vns qui m'ẽ parlerẽt, que ie ne croyois pas que la choſe fuſt aduenue ſi cruement, eſtimãt bien l'vn capable de ceſte peur, mais non l'autre du tout de ceſte hardieſſe.En meſme temps,ou vn peu apres, on m'a apporté icy deux diuers ouurages,l'vn eſt:vne declaration du Roy, ſur ce qui eſt aduenu à Paris le douzieſme May contre luy-meſme:mais cela ſi froid,ſi timide,que rien plus,comme

me d'vn homme qui se plaint & n'ose nommer celuy qui l'a battu, comme d'vn homme qui a peur que son ennemi soit encor en cholere, & ne se vueille contenter du mal qu'il luy a desia faict. Il n'ose dire qu'il ait esté contraint de s'en fuir, ny qu'on l'ait chassé, n'ose appeller cela iniure, à peine declareroit il qu'il en fera punition: ne cõmande plus à son peuple, mais le prie. Et au bout du conte, ce qui est le plus ignominieux, mande que l'on face des supplications aux eglises, afin que ceste querelle se puisse bien tost appaiser, comme s'il auoit peur que Monsieur de Guyse fust offencé, de ce qu'il ne s'estoit pas laissé prendre dans le Louure, mais s'en estoit fuy. L'autre tout au rebours, sont deux lettres du Duc de Guyse, l'vne au Roy, l'autre publique, toutes deux lettres de soldat, braues, audacieuses, où il se loue galemment de ce qu'il a faict, dit, que ce iour là Dieu luy mit entre les mains le moyen d'vn signalé seruice, le recite auec peu de paroles & hardies, sans aucune demonstration de crainte, ny de penser auoir failli. Et finalement cõclud par vne resolue menace, que maugré tout le mõde, il maintiendra le parti Catholique, & chassera d'aupres du Roy, ceux qui fauorisent les heretiques, designant le Duc d'Espernon. Mon Dicæe, cela m'a dõné enuie de vous les enuoyer, vous estes curieux de semblables choses. Et quant & quant l'indignation a tiré de moy ce discours de l'Estat de la France telle qu'elle est auiourd'huy, lequel vous seruira pour iuger mieux de ces deux escrits. Publiez-le si vous le trouuez bon, en taisant vostre nom & le mien car nous sommes appelez ailleurs: si non, gardez le en vostre estude.

La France est diuisee en trois partis. Le Duc de Guyse & ses parens de ce costé là comme les Ducs de Mayenne, d'Aumale, d'Elbeuf, de Mercure, freres ou cousins germains tiennent à mon iugement, celui qui semble le plus grād, & c'est celui qu'auec tous leurs partisans ils nomment la Saincte Ligue. Le Roy tient le second le plus legitime, mais le plus foible. Le Roy de Nauarre, & aucuns des Princes du sang Catholiques, Messieurs de Monmorenci premier officier de la Courōne, de Turaine. de Chastillon, & plusieurs autres Seigneurs, tant de la Religion que Catholiques, le troisiesme, qui se peut dire le plus iuste, & certes encores le plus seur. I'appelle le premier, le plus grād soit par ce qu'il y a apparence qu'il soit deriué & comme vn membre de la coniuration generale de tous les Princes Catholiques de la Chrestienté, vnis & cōfederez ensēble sous l'authorité du Pape: pour faire la guerre à ceux qui font profession de la religiō: soit par ce que ceste bande est nouuelle, & les nouuelletez en France, pour vn temps, surpassent tout, dequoy seruira d'argumēt, l'apparat que auoyēt aux premiers troubles ceux de la Religion en ce mesme Royaume, duquel ils auoyent occupé toutes les bonnes villes, vne ou deux seulement exceptées, & cependant ou bout d'vn an il ne leur en resta pas vne: soit finalement par ce qu'il s'est basti entre les Catholiques, qui y sont en beau coup plus grand nombre que ceux de la religion, lesquels combien qu'ils ne soyent pas tous entieremēt & en tout & par tout de la Ligue, s'accordent presque tous neantmoins en ce point, qu'ils veulent la conseruation de leur Religion, & en

cela

cela font demonſtration de fauoriſer ceux qui en entreprennent la deffence: ce qui fait que ce premier parti ſemble à la verité le plus grand pour cet heure, encor qu'il ne le ſoit pas à la verité, ou qu'il ne puiſſe gueres durer tel.

I'ai dit que celui du Roy eſtoit le plus legitime, nul n'oſeroit debatre cela, tandis que ſuyuant ſes ſeuls mouuemens, il a commandé à ſon peuple, il a eſté ſeul obei, & le ſeroit encores s'il vouloit, mais il faut que ce vouloir là luy prenne de bonne heure, car s'il tarde plus gueres & qu'il face conoiſtre qu'il eſt permis à tout le monde en ſon Royaume, non ſeulement de lui deſobeir, mais de s'attacquer à lui ſans danger, iamais il ne recouurera ſon authorité. Dieu en à mis les moyés en ſon ſeul courage. I'ai dit auſſi que ſon parti eſtoit le plus foible. Il eſt vrai, Il ne ſemble pas tel, il l'eſt, pluſieurs raiſons font cela. Lui premierement qui y commande, s'eſt gouuerné de telle ſorte, qu'il fait conoiſtre que des trois chefs de ces trois partis, il eſt celui qui a le plus de foibleſſe, qui a le plus de crainte, qui oſe le moins entreprendre, & ſur qui au cōtraire on entreprent le plus ſeurement, & le plus aiſement. Il s'eſt diſ-ie tellement conduit, qu'il n'a plus rien qui retienne les eſprits de ſes ſuiects en ſon obeiſſance, que l'ancien reſpect, qu'ils portent à leurs Rois, & l'ordre de leur royaume mal aiſé à changer: moyens à la verite treſpuiſſans en vn eſtat paiſible, mais qu'vne guerre ciuile de quatre ans ſeulement, peut auſſi facilement ruiner, comme elle a fait autresfois à Rome en moins de temps, & comme elle a fait par tout ailleurs, ou elle s'eſt trouuée. Car elle ne s'engendre que par le meſpris & le deſdain du Prince, contraires au

respect & à la maiesté. Iugez là dessus ce que pourra faire vne de trente, comme la nostre. Secondement il est le Soleil couchant de son Royaume, & si foible encor en son coucher, qu'en sa presence il voit disputer, & par escrit & par armes, de celuy qui se leuera apres luy. Or despuis qu'vn Roy souffre cela, il est perdu. C'estoit vn crime capital sous les Cæsars Romains, de deuiser de ce qui aduiendroit apres la mort de l'Empereur, tant s'en faut qu'ils osassent nommer quel seroit à leur aduis le successeur. Tybere en sçauroit bien que dire, lequel apres vne foiblesse qui luy vint, estant malade dans le lict en son extresme vieillesse, fut estouffé par Caligula son heritier, prince ieune & florissant, de peur que le vieillard estant reuenu de pasmoison, ne le fist mourir, seulement pour auoir esté salué Empereur, durant qu'on le tenoit pour mort: tant de soing auoyent ils de conseruer leur puissance entiere iusques au tombeau. Les Othomans ne veulent iamais que leurs propres enfans approchent d'eux, ne pouuans mesmes souffrir leur esperance. Et s'il faut trouuer vn exemple domestique de nos Rois. On conte que le grand François ayeul de cestuy-ci, estant caduc & malade en son chasteau de Fontainebleau, où il estoit vne fois au commencement du mois de May de la mesme annee qu'il mourut, la maladie luy accreut tellement, qu'on le tint ou pour mort, ou pour ne deuoir plus gueres viure. Soudain toute la cour, courut trouuer le Dauphin Henry, qui pour la mesme ialouzie de la succesśion, n'osoit s'approcber de son pere, il y auoit six ou sept ans, de sorte qu'à peine demeura il vn seul homme de marque autour du Roy,

tout

tout le monde eſtant allé adoré ce nouueau ſoleil. Cependant le Roy retourné en conualeſcence, pour ce coup, & ſa maladie eſtant vn peu allegee, voici le iour de l'Aſcenſion qui ſuruiét, iour qu'on celebre fort ſolennellemét en Frãce. Le viel Prince ſe leue, ſe pare, ſort de ſa chambre, le viſage & les cheueux fardez contre la maladie & la vieilleſſe, s'habille des habillemẽs d'vne gaillarde ieuneſſe, & en ceſt eſtat ſe trouue à la proceſsion, & luy meſme porta le daix ſous lequel repoſoit le Corpus Domini. Adiouſtant à ſon retour de là, ces mots, Ie leur feray encores peur vne fois deuant que mourir. Il fut vray, la chanſe ſe tourna: car auſsi toſt que la nouuelle fut eſpandue de la ſanté du Roy, tous les courtiſans s'en reuindrét doucement l'vn apres l'autre, bien eſtonnez & bien en peine, & le Dauphin à ſon tour demeura auſsi ſeul que ſon pere auoit eſté: cela c'eſtoit eſtre Roy, cela c'eſtoit ſe faire craindre. Combien y a il encor de pays au monde, où il ſuffit pour mourir d'enquerir quels pourroyent pretendre à la couronne apres la mort du Prince, ou le Prince ne deſire rien tant que de laiſſer cela en doute? Helas! il n'en eſt pas ainſi de noſtre Roy: ſa foibleſſe à permis à tout le monde, non ſeulement de diſputer de ſa ſucceſsion en ſa preſence, mais à quelques vns de le vouloir contraindre encor d'y pouruoir, & de faire ſon teſtamét, comme s'il ne reſtoit plus que cela qu'il ne mouruſt. Sa foibleſſe & la liberté qu'il y a de l'offencer ont faict qu'vn François peut dire auſsi hardiment auiourd'huy, ie ne ſuis point du parti du Roy, cõme feroit vn Eſpaignol: au lieu qu'il y a trente ans, que c'euſt eſté vn blaſpheme, vn parricide. Sa foibleſſe finalement eſt ſi

deshonoree, que i'ai veu me trouuant en pais e-ſtranger deuant vn grãd Prince alié de la couronne Françoiſe, qu'en parlant de noſtre eſtat, vn de là, qui en diſcouroit, dit ces mots. Qu'il ne faloit conter le Roy que pour vn O en chiffre, lequel de ſoi ne peut rien, mais adiouſté à quelque parti, le fait valoir d'auantage. Ie l'ai veu & en rougis de creuecœur, pour la honte de la nation, combien que les diuiſiõs de noſtre Royaume, qui nous contraignent à des remedes extraordinaires, m'euſsent conduit là pour vn autre effect que pour ſon ſeruice particulier, & que ce langage ne fuſt pour deſauantageux à ce que i'eſtois venu faire. Tiercement il ne ſe peut pas aſseurer meſmes d'aucun de ceux qu'il eſtime de ſon parti. Ceux la perdent le cœur voyans que lui meſme l'a perdu, ceux la n'oſent pas ſe affermir aupres de lui, voyans que lui meſme branſle, n'oſent s'attacher à bõ eſcient à ceux qui lui font la guerre, voyant que lui meſme l'endure & a peine s'en oſe plaindre. De ceſte façon, tout ſon Conſeil, toutes ſes Villes, tous ſes ſuiects ſont partiaux. Et croi certes que de tant qu'il y en a qui approchent de ſa perſonne, il n'en voit pas vn, excepté vn ou deux de ſes creatures, en qui il ſe puiſse aſseurement fier, qui n'ait point de deſſain particulier autre que le ſien, qui n'ait part auec les vns ou les autres de ſes ennemis. Car depuis qu'vn Roy fait conoiſtre qu'il craint quelqu'vn dans ſon Royaume, qu'il y a quelqu'vn qui peut eſtre plus grãd que lui, il n'a plus de maieſté, il n'eſt plus rien, tout le monde court à ceſtuy la. Si nous ne pouuons eſtre libres, à tout le moins nous ne voulons auoir qu'vn maiſtre. Si ce maiſtre la a vn autre maiſtre par deſſus luy, incontinent

nent nous laiſſons le premier pour courir au dernier: c'eſt le naturel de l'homme.

Quant au parti du Roy de Nauarre, qu'il ne ſoit le plus iuſte, les commancemens de ces guerres en font foy, Il ſe deffend, la deffence eſt iuſte & naturelle: il ſe deffend encor de telle ſorte, que oubliant toutes occaſions de ſe douloir, il a touſiours fait conſcience de trauailler le Roy, (bien qu'au milieu de la guerre,) le voyant ailleurs empeſché contre ceux de la ligue: non obſtant qu'il ſceut pour certain que toutes ces brouilleries que ils auoyent entr'eux retomberoyent toutes ſur lui: Et non ſeulement cela encor, mais toutes les fois, qu'il l'a peu, il lui a offert ſa perſonne & ſes moyés pour lui faire recouuer ſon authorité contre les autres: A la charge de ſe ſoubmettre puis apres à telles conditions de paix, qu'il plairoit à ſa Maieſté lui dõner: Il l'a offert, & depuis ces derniers remuemens, encor bien que mil & mille occaſions paſſees en toute ceſte guerre luy ſeruent de preuue, qu'il ne ſe doit fier qu'en Dieu & en ſon eſpée. Ie l'appelle encor le plus ſeur à bonnes raiſons: ſa perſonne premierement y aide beaucoup: ſes ennemis à tout le moins luy ont fait ce bien la, de luy apprẽdre à eſtre Capitaine. Certes il l'eſt, comparable aux plus grands qui ſurent iamais, & ſi ce eſt à ſes deſpens, çà eſté encor plus au leur qu'il a fait ſon apprentiſſage. Ses partizans ſont plus fermes ne regardans qu'a luy ſeul, retenus par le deuoir de la conſcience, qui les vnit enſemble, ſoit pour la religiõ, ſoit pour ſe ſentir engagez en vne cauſe iuſte. Son parti plus eſprouué, deſormais il ne peut craindre deſſors qu'il n'ait deſia eſſayez, les ennemis n'y peuuent plus rien entreprendre

de nouueau: Et si les deux autres auoyent esté aussi viuement attaquez par ce troisiesme, comme ce troisiesme par les deux autres, ils seroyent plus esbranlez que n'est cestuy-ci. Il a dauantage le droit acquis de la naturelle succesion du Royaume, qui ne luy est nullement debatue par aucun particulier. Et quand bien toute la France seroit d'accord de luy oster la couronne, quand elle luy escherroit, pour cela ne le seroit elle pas, à qui on la deuroit bailler en sa place. Or ce luy est vn grand aduantage de n'auoir point de certain Antagoniste. Ces esperances indubitables luy acquierent force seruiteurs, en retiennent beaucoup d'autres, & pendant cela, les esprits de plusieurs, qui ne veulent point voir changer l'ancienne forme de leur republique, scachans bien que cela ne se peut faire sans violence, sont bien ayses de s'arrester sur luy: qui y entrant par la porte ordinaire, n'a que faire de bresche.

Voyla quel est l'ordre, qui se trouue auiourd'huy aux desordres du Royaume de France. Ce sont là les principales parties qui y sont desia reiglees & formees. Outre celles là il y en a d'autres, qui n'ont point de parti formé, mais qui se tiennent à l'vn de ces trois, autant que la commodité de leurs affaires particulieres le porte, qui viennent à la trauerse, & qui ont tous des desseins à eux seuls, s'accordans aux autres quant aux commencemens, mais non quant à la fin. Ceux-cy sont la Royne mere du Roy, le Roy d'Espaigne, les Ducs de Lorraine & de Sauoye. Quant à eux, pour aider aux diuisions de nostre Royaume, pour deposseder le Roy de Nauarre & les Princes du sang, ils se trouuent tous bien d'accord, mais pour le partage,

non.

non. Chafcun le voudroit tout entier pour foy,ou à tout le moins la plus grande partie.

Il y a encor les Princes Catholiques de la maifon de Bourbon, qui font demeurez auec le Roy, qui font bien toufiours de fon parti, d'autant que la Religion, qui feule en fepare le Roy de Nauarre, ne les en fepare point, mais qui neantmoins n'en feroit iamais iufques là, qu'ils confentēt que l'on auance ou la maifon de Lorraine ou celle de Guyfe deuāt la leur, & qui en ce cas là porteront toufiours celuy du Roy de Nauarre leur aifné, comme le parti de leur maifon. Ceux la tiennent vn grand rang en France. Car fi le Roy de Nauarre n'y eftoit point, la fuccefsion de la couronne tomberoit fur l'vn d'eux. Ce qui eft encore vn fafcheux deftourbier aux deffains du Duc de Guyfe.

Auec toutes ces confufes & neantmoins diftinguees diuifions, aufquelles comme i'ay dit, il femble que nos malheurs ont defia donné quelque forme & quelque reigle, chafcun de tous ces partizans a fon intention & fes procedures à part.

Le Duc de Guyfe auec ceux qui vrayemēt font de la Ligue ne recognoiffent que luy en Frāce, a pour fon intention & fon but principal, de s'emparer de l'Eftat, ou du tout, ou en partie: confeil hereditaire que le feu Cardinal de Lorraine fon oncle enta en leur maifon. Ce prince, feul autheur de nos querelles, auoit vn pere & vn oncle deux fort habilles hommes. Comme la diuifion commença premierement du temps du Roy Charles dernier, entre les Catholiques & ceux de la religion: Et qu'ils virent que le feu Prince de Condé, qui en eftoit, embraffa ce dernier parti: Eux qui auoyent donné le motif des troubles, fe ietterent

de

de l'autre,& desia certes le feu Duc de Guyse s'estoit fait chef de part de son costé, nourrissant dãs son ame, par les dessains du Cardinal son frere, vne secrette intẽtion d'vsurper pour luy,ou pour les siens c'este couronne. A quoy,le Roy & ses freres estãs tous petits, il voyoit le chemin luy estre ouuert principalement par la guerre ciuille. Il mourut laissant cetuy-ci quasi enfant soubs la tutelle de son frere le Cardinal,duquel auec le laict il succça aussi tost les semences de c'este ambition domestique,qui furent si bien receues par ce ieune Aiglat, qu'en peu de temps on conut, que ce qui estoit de plus petit en luy, estoit plus gros que les reins de son pere. De vray il à beaucoup de parties nées en luy, propres pour vn grand dessain: & quant à moy, i'ay tousiours pensé la naissance de cet homme là, fatale & comme vn indice certain, que Dieu vouloit changer quelque chose en nostre patrie. Luy seul est toute la Ligue, le reste de sa maison ne l'esgale pas, & tous ensemble ne sçauroyent fournir à la moindre partie de ce qu'il entreprend, fort disimulé, fort aduisé, fort prudent, & plus que tous les autres de sa faction: tout le monde voit cela par les effects: ie l'ay veu par ses escrits, & de sa propre main, en vne affaire de tresgrande importance où le plus grand des siens apres luy, sans luy, alloit faire vne lourde faute. Or voyla son intention & son but, voici sa procedure,& comment il s'y gouuerne. Son mal à esté, que venant au monde des affaires,il y auoit encor beaucoup d'enfans de Frãce,& de son aage quasi, qui estoyent capables de pouuoir succeder les vns aux autres, d'estre mariez, & d'auoir des enfans, ce qui luy deuoit faire perdre courage. mais pour

cela

cela, comme il commença à ſentir ſon cœur, il ne s'eſtonne point: ains deguiſant pour vn temps ſon deſſein, il ſe contente de s'encrer & de s'eſtablir cependant dans le parti catholique, ſuiuant les enſeignemens de ſa maiſon. La fortune luy aida. D'ailleurs: il à beaucop de vertu: quelques effects luy ſuccedent. De ſorte qu'auec le nom & la memoire de ſon pere, il ſe trouua incontinent par les guerres ciuiles (que le Cardinal ſon oncle r'allumoit touſiours par quelque moyen) le premier en la faction Catholique: ſe rendant principalement agreable aux villes, qui depuis les maſſacres eſtoyent demeurees fort ſeditieuſes & turbulentes, & en crainte d'vn Prince de la religion: les citoyẽs deſquels il careſſoit par beaucoup de priuauté, de douceur, de façons populaires: (premieres & plus certaines marques d'vn eſprit qui aſpire à la Tyrannie.) Le feu Roy Charles mourut ſans enfans, cetuyci eſt marié, mais n'en a point: Plus il voit que la couronne manque d'heritiers de droite ligne, & que ceux de la collateralle y ſont appelez, plus il s'en approche, & deſia donne des teſmoignages qu'il y demande part. On oit des bruits ſourds, qu'il eſtoit de la vraye tige de Charlemaigne, ceux de Vallois de celle de Capet, lequel auoit vſurpé la couronne de France, ſur ceux de ſa maiſon. De ſorte qu'il y auoit apparence, qu'a peyne attendroit il la mort du Roy à preſent regnant, & de ſon frere, reſtez des enfans de France, pour debatre leur ſuccesſion contre les collateraux, mais que meſme il anticiperoit. Or n'auoit il rien ſi ennemi que la paix. Car n'eſtant appuyé q̃ ſur le parti des Catholiques factieux & ſur les villes ſeditieuſes, il perdoit ſon

credit là dedans,ſi on ne reueilloit la diuiſion contre ceux de la religion. Comme c'eſt vne choſe certaine,que tout ainſi qu'vne guerre ciuille nourriſt diuers partis en vn eſtat, auſsi vne longue paix les ruine tous, hors-mis celuy du Roy:tellement que ſon ſeul remede eſtoit touſiours de brouiller & nous reietter aux armes ciuilles, & puis entreprendre ſelon l'occaſion. De faict dés l'an 1578. il fait vne ligue,comme ceſte derniere, toutesfois le Roy ayant encor ſon authorité entiere, Monſieur ſon frere viuant, qui retenoit vne grande partie des eſprits de France à luy, & par conſequent en oſtoit d'autant à ceſtuy-ci: Elle fut incontinent eſtouffee,& en fut on quitte pour vne petite legiere guerre contre les Huguenots,laquelle peu apres on appaiſa: la France eut repos deux ou trois ans, pendant leſquels il n'eſt pas croyable combiē ceſt eſprit turbulent,ambitieux,& courageux,par conſequent, patiſt neantmoins de choſes,ſe laiſſa raualler & gourmander en diuerſes ſortes, pour ne ſe faire point ſoupçonner de ce deſſain, lequel durant la paix & l'authorité abſolue du Roy, il deſguiſoit ſi habilement, que meſmes il en eſtoit meſpriſé de beaucoup de gēs, qui ne cognoiſſoyēt pas les dernieres raiſons de ceſte opiniaſtre patience,marque d'vn long & profond deſſain. En fin Monſieur frere du Roy,qui eſtoit vn grand empeſchement pour luy, vient à mourir. Ceſtuy-là luy vouloit mal d'ailleurs,d'autant qu'ayant des deſſains ſur l'eſtat de Flandres, luy qui deslors auoit vne particuliere intelligence auec le Roy d'Eſpaigne, y faiſoit de fort mauuais offices pour ce regard.De ſorte que s'il euſt veſcu, i'ay ouy dire à pluſieurs,que le Duc de Guyſe l'eut eu ſur les bras.

A tout

A tout le moins luy estoit il malaisé d'entreprendre rien en France pendant sa vie. C'este mort (ou par hasard, ou par dessein) vient bien à propos pour luy. Ie dis par dessain, d'autãt que le proces & les confesſions de Salcede, ont tenu beaucoup de gens en suspens sur cela. Soudain que Monsieur fut enterré, n'y ayant plus que le Roy debout, il luy semble qu'il s'offre vne belle occasion de venir à chef de son dessein commencé par ses Pere & Oncle, depuis 30. ans, & auec tant de peine acheminé par luy. Les vns croyent qu'en mesme temps, il auoit des entreprises contre la vie du Roy, les autres, qu'il s'estoit fondé seulement sur des vaines esperances, & sur des pronostications, que l'on luy auoit enuoyé de tous costez, qui asseuroyẽt qu'il deuoit mourir bien tost. Tant y a qu'il iugea qu'il ne falloit pas que l'estat fust paisible lors de la mort du Prince, sachãt bien qu'en France vn Roy ne meurt point, & que soudain vn autre prend sa place, qui à son aduenemẽt romproit tous les desseins que l'on voudroit lors seulement commencer contre luy. Au contraire qu'il eust la main armee contre l'heritier des auparauãt mesme la mort du Roy, & armee du nom & de l'auctorité du dernier Roy. Suiuant doncques ces preceptes paternels, & ses moyens domestiques, il commença à troubler derechef le royaume l'an 1585. premierement contre le Roy, dautãt que voyãt que par persuasions il ne l'eust sceu amener à la guerre cõtre le Roy de Nauarre, il falloit qu'il l'y contraignist par force: il prend son pretexte sur ce que le Roy n'a point d'enfans, que la couronne est menacee de tomber entre les mains des heretiques. Ce qui met & luy & tous

les Catholiques de Frãce en allarme, voyãt mesme mẽt que les chefs de ceux de la religiõ, marquant le Roy de Nauarre, sont fauorisez, & ont des intelligẽces secrettes auec les principaux & plus aprochez du Roy: ce qu'il disoit pour le Duc d'Espernon nouuellement reuenu de Guyẽne, où il auoit veu le Roy de Nauarre. Finalement se seruant fort à propos de la crainte qu'il dõnoit à son Roy, ayant corrompu tout son Conseil, & tous ceux qui estoient aupres de luy, il fait declarer la guerre au Roy de Nauarre & à ceux de la religion, & c'est celle qui dure encores auiourd'hui. Au train de laquelle ie pẽse qu'il ne cerche que l'occasiõ d'ẽtreprendre. Le faict de Paris le monstre bien. Car il ne luy reste plus rien que cela, ce luy semble. Or les armes estans ainsi ouuertes contre le Roy de Nauarre, par l'aduis mesmes, consentement & auctorité du Roy: encor cela ne luy suffit il pas. Elles sont iournalieres. Ce Prince est braue, a beaucoup de vertu, beaucoup de moyens, beaucoup d'amis. Contre luy on ne peut pour le present gueres gaigner que des coups. Pour sa personne elle est en seureté, si on ne l'assassine, ou qu'on ne l'empoisonne, ce que Dieu destourne. Pour ses villes, douze Royaume de France ne suffiroyent pas à les prẽdre toutes. Et quand bien apres auoir tout perdu, il ne luy resteroit rien lors qu'il sera appelé au Royaume, si Dieu le veut, que son espee, c'est encores assez. Combien de Roys ont esté tirez & de la prison & des monasteres pour estre sacrez? Nous en auons veu de nostre temps. Charles 7. fut couronné, banni dans les montagnes d'Auuergne. Louys 12. estoit quasi encor prisonnier en la grosse tour de Bourges, quand il fut proclamé Roy.

Roy. Il n'est pas croyable par les apparences humaines, que le Roy de Nauarre soit iamais si bas que cela. Et cela encores n'est ce pas assez. C'est vn merueilleux point, qu'vn droit legitime à la succesion. Ces cõsiderations partissent la ceruelle ambitieuse de ce Duc. Il voit que non seulemẽt il faut qu'il rende la place de la couronne vuide, mais que luy mesme se face capable d'y entrer & & de l'vsurper. L'vn consiste en la ruine du Roy de Nauarre principalement: l'autre en l'accroissemẽt de ses moyens & de sa creance, laquelle n'augmẽtera gueres s'il se contente de commander les armees soubs l'auctorité du Roy, & de faire lui mesme la guerre à ceux de la Religion. Mille choses outre cela peuuent arriuer en vne telle entreprise qui defauoriseroyent du tout ses affaires, & cõme i'ai dit, il n'i a pas beaucoup à gaigner contre des gens qui se sçauèt bien deffendre. Il se desfioit biẽ d'ailleurs, qu'ayant en cette guerre embarqué le Roy par force, on ne lui fourniroit pas les moiens, pour ce faire, qu'à regret aussi. Cependant si lui mesme commendant aux armes, ne faisoit des effects dignes de tant d'esperance, & de tant de vanteries, qu'il auoit faites au commencement de sa ligue, il se ruinoit. Ces choses considerees, il se contente d'enuoyer son frere en Guyenne contre le Roy de Nauarre, & lui cependant s'atache au Roy mesme, auec lequel, par voyes obliques premierement, il espere de profiter plus, & d'i perdre moins. Son frere le Duc de Mayenne estant reuenu de Guyenne où il n'auoit rien faict, qu'accroistre la reputation du Roy de Nauarre & de mõsieur de Turayne son Lieutenãt general, à qui il auoit eu principalement affaire: les

voicy tous deux ouuertemẽt auec tout le reste de leurs parens & de leurs partisans, qui se prennent au Roy, sans toutesfois se despartir nullement de leur general pretexte, de faire la guerre aux heretiques, sur quoy la saincteté de leurs armes estoit fondee, & par lequel ils retournoyent tousiours le party Catholique de leur costé. Or de s'ataquer du premier coup à luy, encor y a il de la honte:ils ne peuuent sans aparence. Nul d'eux n'est Prince du sang, nul n'est si grand officier de la couronne que la reformation du Roy & du Royaume luy puisse estre bien seante. Sans cela leur pretexte general leur est du tout inutile cõtre luy. Le Roy n'est pas Catholique, il est bigot. Il ne hait pas les Huguenots, les Huguenots luy sont poison. Il pẽse pecher, s'il parle à quelqu'vn qui soit de ce nõbre: il se confesse le iour mesme, il en a plus faict mourir que le Duc de Guyse n'en a veu: il leur a faict plus de mal que le Duc de Guyse ne leur en desire, & auec iuste occasion ils se plaignent plus de luy que de nul de ceux de la Ligue: les chefs de laquelle ont tousiours traicté les particuliers auec beaucoup de faueur & de courtoysie, louange qui ne leur peut estre desniee. Quel remede donc? Soudain que le Duc de Mayenne est reuenu de Guyenne, il publie vn escrit cõtre le Mareschal de Matignon, Lieutenãt du Roy en Guyenne, qui par le Roy luy auoit esté baillé pour compaignõ en sa charge, lequel il accuse de trahison & d'intelligence auec les Heretiques, & auec le Roy de Nauarre, ce qu'il dit estre cause, que lon n'ait peu faire grand' chose en ce voyage, l'accuse si couuertement qu'il y mesle le Roy, duquel il se pleint qu'il luy a retranché l'argent, les viures, les munitions,

ctions, & en somme luy a osté tout moyen de rien faire, iusques à dire que c'estoit le meilleur amy que les heretiques peussent auoir. La dessus le Duc de Guyse de son costé crie, que ce qui retient le Roy & le rend si nonchalāt à cette guerre, c'est le Duc d'Espernon, qui fauorise le Roy de Nauarre son ennemi, pour la hayne qu'il luy porte, n'osant frapper le maistre il frappe le chien, il dit que c'est cestuy-la, qui est en France tout le suport des heretiques, cōtre luy il anime tout le monde, Audacieusemēt proteste de ne souffrir, qu'il ait nulle part, nulle ville, nul gouuernement en France, & encores que les propres gardes du Roy soyent du tout hors de soupcon d'estre heretiques, neantmoins par ce que ce Seigneur les commandoit, ils les faict charger & desfaire par deux ou trois fois en Picardie. Et sur ce pretexte il se saisit, tant en ce gouuernement là qu'ailleurs, de toutes les villes qu'il peut. Le Roy y veut pouruoir, veut retenir ses villes en son obeissance. Pour cet effect, il se sert des forces qu'il a aupres de soy, qui estoyent, cōme i'ay dit, ses gardes, & les regimens desquels le Duc d'Espernon est Coronel. Lors voyci la querelle declaree contre le Roy mesme, & les choses en sont allees si auant, que Boulongne est asiegee par le Duc d'Aumale, Paris saisi par le Duc de Guyse, qui en a chassé le Roy, tué, pris & deualisé ses gardes, comme luy mesme s'en glorifie. A son conte, quiconque a des villes, ou des gouuernemens, qu'il ne veut pas tenir à sa deuotion, cetuy la est heretique: Quiconque le veut empescher d'estre Roy, cestuy-la est heretique. Voyla de nouueaux articles de foy. On dit que depuis le Duc d'Espernon a remis ses gouuernemens entre

les mains du Roy, & entre autres celuy de Normandie, duquel monsieur de Monpensier a esté pourueu. Ie ne sçay si cela aussi ne le fera point deuenir heretique, chose vn peu estrange toutesfois. Ainsi pour conclure ce propos: L'intention du Duc de Guyse est, de se faire Roy, s'il peut: sa procedure & ses moiens c'est la guerre ciuile & la diuision des François Catholiques contre ceux de la Religion, par laquelle il se rend chef des premiers ou il a plus de creãce, ni que le Roy mesme, ni qu'aucun Prince du sang Catholique. Et à cela il ne faut point qu'ils se mescontent. Ce qu'il espere de ses desseins, le voici, de deux choses l'vne: Ou il se fortifiera tellement du viuant du Roy & mettra ses affaires en tel estat, qu'apres sa mort il ruinera le Roy de Nauarre & l'empeschera de venir à l'Estat, Ou non. S'il ne l'en peut garder, à tout le moins le contraindra il de capituler auec lui, qu'il sera tousiours protecteur du parti Catholique, & non sans exemple: s'il le ruine vne fois, & auec lui tous ceux de sa maison, (cela s'ensuit, de l'vn despend l'autre.) Ou il possedera seul le Royaume, ou il le partagera auec ses partisans, la meilleure & la plus grand' part demeurant toutesfois pour luy. A ce festin il conuie le Roy d'Espaigne, le Pape, les Potẽtats d'Italie, tous les princes Catholiques voisins, à qui la grandeur du Royaume est aussi preiudiciable, la prosperité du Roy & les esperances du Roy de Nauarre aussi à craindre, comme la ruine de l'vn & de l'autre, leur est vtile. Or le pis que ie voi en tout ce dessein, est, qu'il ne peut nullement compatir auec la longue vie du Roy. C'est à lui à y prẽdre garde: & ie croi que s'il eust encores demeuré gueres dãs Paris c'estoit

faict.

faict. Quoi que ce soit, ie croi que c'est ce qui met auiourd'huy, l'vn le plus en peine & l'autre en crainte.

Qui se resouuiendra à cette heure que celui qui est Roy en Frãce, est celui mesme, qui gaignoit les batailles à 17. & à 18. ans, qui ne se trouua iamais en nul lieu que victorieux, la vertu & la reputatiõ duquel, dés le commencement de sa ieunesse, lui acquirent des couronnes estrangeres, & des couronnes sur les plus belliqueuses nations du mõde? sera bien estonné, quand on lui dira que la seule foiblesse, la seule desfiance de sa force, qui a par l'impression d'autrui saisi cette ame, autrefois si genereuse, est la verge, de laquelle Dieu foitte auiourd'hui nostre Roiaume? Il faut dire de ce Prince, que si son naturel fust tõbé en vn bon siecle, s'il eust eu des seruiteurs dignes de lui, qui eussẽt aimé sa grãdeur, si dés son bas aage on ne lui eust point faict prendre les affaires auec peine, & les plaisirs auec plaisir, ce qui faict hair l'vn & aimer l'autre: si depuis on n'eust point trauersé son estat, ni son esprit: Dieu lui auoit donné de grandes parties, pour faire de grandes choses. Mais la passion de sa mere, qui desiroit l'aduancer, pour s'en seruir à l'endroit de son autre fils, le mit au trauail, lors qu'il ne deuoit auoir que le ieu à la teste: le fit souler de l'honneur, auant qu'il en eust faim: le desgousta de l'ãbition, auant qu'il en eust enuie. Apres cela certes, s'il est loisible de remarquer quelque defaut en lui, il a eu cetui-la, d'estre vn peu subiect à aimer son repos & son aise. Ce qui est volontiers le plus ordinaire vice, nõ pas des Princes seulemẽt, mais des hommes. Au reste, venãt au Royaume, il le trouua plein de libertez, que les longues guerres

ciuiles aportent, plein de partialitez, & de deſo-beiſſances, il trouua que tous les grãds ſeigneurs de ſon eſtat auoyent tous chaſcun vn deſſein particulier, au lieu qu'ils ne deuoyent auoir que le general de ſon ſeruice. & à cela luy meſme aida bien encores par ſa patience, ayant ce mal, que s'il ne trouuoit point de reſiſtence, s'il n'eſtoit point trauerſé, s'il eſtoit en paix, il commandoit fort abſoluëment & auec beaucoup de maieſté, mais s'il y trouuoit tant ſoit peu de difficulté, il preferoit touſiours vn remede doux & craintif, à vn hardi & ſeuere. A quoy auſsi leſprit d'vn de ſes principaux conſeillers d'affaires, & qui l'a touſiours le plus gouuerné, a bien aydé à l'acouſtumer. C'a eſté le premier Roy, auec qui les gouuerneurs des places ont capitulé, ont demandé de l'argent pour en ſortir, ie ne dis pas ſeulement de celles que la ialouſie des guerres ciuiles auoit rendues partiales, mais de celles meſmes qui auoyent touſiours demeuré de ſon coſté. C'a eſté le premier Roy, lequel on a peu hardimẽt & ſans crainte offenſer. Car quant à moi, ce qu'vn autre nommeroit clemẽce & douceur en vn Roy, & ce qu'on loueroit particulierement en cetuici, de ce qu'il ne s'eſt iamais gueres reſenti des iniures que pluſieurs luy ont faites, voire meſme aucuns qu'il auoit en ſa puiſſance, ie voudrois nommer cela, quelquefois, quand il y a de l'exces, vne eſpece de nonchalance, qui aporte du preiudice à la Maieſté, & qui ſi elle n'eſt pas à blaſmer, à tout le moins n'eſt elle pas à louer à vn Prince. Neantmoins il faut confeſſer, que quand ces miſerables guerres recõmencerẽt, Dieu luy auoit mis de bons mouuemẽs au cœur, & prenoit vn chemin de reformer entierement

rement ſon Royaume & de ſoulager ſon peuple. Et quant 'il n'y auroit que ce mal, que ceux de la ligue ont faict en France, d'auoir interrompu ſes bonnes intentions, ils ont chargé vn merueilleux faix de malediction ſur leur teſte. Or pour venir à l'eſtat auquel il ſe trouue maintenant & à ſes deſſeins, certes il les a treslegitimes. Car ils ne tendẽt qu'à conſeruer ſa vie, & l'authorité que Dieu lui a donnee: mais pour les conduire, il a pris vne treſmauuaiſe procedure, cruelle à ſon peuple, dure à ſon Royaume, & dãgereuſe pour lui meſme, comme l'effect le monſtre aſſez. Ce grand Prince connoiſt auſsi bien le but du Duc de Guyſe, comme nul autre. auſsi à il raiſon, puis que c'eſt à luy qu'il s'adreſſe principalement, mais mal conſeillé il a ſuiui iuſques ici vn bizarre chemin pour y reſiſter. De vrai il eſt excuſable en quelque ſorte, n'ayant autour de lui vn ſeul de qui le conſeil ne ſoit preoccupé ou de deſir ou de crainte, & n'i aiant quaſi pour lui, que lui meſme. Comme donc le Duc de Guyſe eut pris les armes, ſous le nom de la ſaincte ligue, nom deſia aſſez connu en France, on lui propoſa quant & quãt vne maxime tresfauſſe, laquelle neantmoins on lui perſuada pour vraie, aſçauoir qu'il n'i auoit que deux partis en ſon Royaume, les Huguenots & les Catholiques: que s'il ne cõmandoit à l'vn de ceux la, il demeureroit ſans parti, & comme on dit, entre deux ſelles le cul à terre. Que le plus foible eſtoit celui des Huguenots, qu'il falloit donc par conſequent qu'il embraſſaſt le Catholique, & en ce faiſſant qu'il attiraſt à ſoi toute la creance que deſia ceux de Guyſe y auoient gaignee, ce qui eſtoit leur ruine & ſa conſeruation. Que pour ce faire, il falloit qu'il ſe mõtraſt encor

plus pasſionné que perſonne, & plus cruel contre les heretiques, & qu'il leur fiſt à bon eſcient la guerre, ſurpaſſant tout le monde à leur vouloir mal: Que par ce ſeul moien ramenant à luy tout le parti Catholique, & s'en rendãt le chef, il pourroit aiſement y ruiner ceux de Guyſe, qu'il craignoit & haiſſoit, & tout d'vne main ſe defferoit auſsi par la guerre des Huguenots & de leurs chefs, à qui il ne vouloit point de bien. Voila le conſeil qu'on lui bailla & qu'au grãd malheur de ſon Royaume & de luy meſmes il a creu iuſques icy. Dieu veuille qu'il y pẽſe à cette heure, les effects duquel ont eſté: qu'au lieu d'eſtre deuenu, comme on lui perſuadoit, chef du parti Catholique, il s'eſt rendu tant ſeulement miniſtre des paſſions du Duc de Guyſe: deſorte que ſoudain que l'autre branloit contre lui, il croyoit, que pour diminuer ſon credit & ſes moyẽs, il falloit qu'il fiſt bien l'empeſché contre les Huguenots, & la deſſus à belles commiſsions, à beaux edits, à belles armees, rigoureux contre des hommes qui le craignent & le reſpectent, & qui ne lui font point de mal, & gracieux contre ceux qui le gourmandent à ſa porte. Ainſi tout auſsi toſt qu'il receuoit quelque fraſque par ceux de la Ligue, ſoudain qu'ils ſe mutinoyent contre lui, qu'ils lui auoyẽt pris quelque ville, auſsi toſt le Roy de Nauarre ſe pouuoit aſſeurer qu'il s'en prendroit à lui, & qu'il lui enuoieroit quant & quant vne armee. Pauure Prince aueuglé, qui penſoit que ces gens la, qui l'euſſent voulu voir mort, ne ſe fondoient que ſur vn pretexte, & que cela leur manquãt il tireroit d'eux par imagination, ce q̃ par force il n'oſoit eſſayer. Maudits ſoyez vous, qui lui donniez ce malheureux

conſeil

cõſeil! Auez vous point de honte traiſtres Cõſeilliers?Vn Roy doit il ſouffrir des partis en ſon eſtat? Lui en faut-il vn autre que le ſien? N'eſt-ce pas vn beau parti que d'eſtre Roy? Si vous dites que deſia ces deux partis y eſtoient ſans remede,he malheureux, qui les y auoit mis que vous qui, les y nourrit encores? La guerre ciuile n'eſt elle pas la mere de ces partis?oſtez-la,vous les verrez fuir. Qu'vn Roy ſe tienne dedans ſa force, & qu'il diſe en Roy, Ie veux la paix,vous verrez que le plus hardi de tous ces partiſans n'y oſeroit contredire. S'il faut faire la guerre, que ce ſoit donc contre celui qui l'empeſchera, & bien toſt ceſtui-la ſera vaincu. Or neantmoins ſuiuãt cette maxime,on lui fit accroire qu'il n'i auoit moyen de ſe garentir, ſi lui-meſme n'ẽtreprenoit le pretexte de ceux de la ligue, & qu'il falloit que plus animeuſement encores qu'eux il s'ataquaſt en apparence à ceux de la Religion : Que les Catholiques eſtoyent deſia vnis auec le Duc de Guyſe cõtre les autres:que l'vnique moyen de les deſunir,eſtoit de ſe mettre en ſa place, & fulminer contre les Huguenots. Voila ſa creance & ſon conſeil. Cependant auec cette perſuaſion la crainte le vint encore ſaiſir là deſſus: Crainte principalement fondee ſur la iuſte defiãce de ceux qu'il auoit meſmes à l'ẽtour de luy.tellement que des qu'il vit la ligue armee, les portes de Paris à peine eſtoient elles aſſez ſeures pour luy, lui-meſme les alloit viſiter, & au lieu que de ſon ſeul regard il pouuoit enuoyer cent pieds ſoubs terre, tous les aucteurs de cette mutinerie, dés qu'il en ouit parler,il s'eſtonne: il enuoye quãt & quant ſa mere vers eux, pour les prier de s'appaiſer,de l'excuſer ſi en tẽps de paix il n'a pas tenu

ſi grand conte d'eux qu'il deuoit: que deſormais il les contentera:qu'ils demandent ſeulement & que tout leur ſera accordé. Somme il s'humilie quaſi deuant ſes ſubiects pour les empeſcher de ſe mutiner contre lui, au lieu de faire demonſtration qu'il auoit & la volonté & le moien de punir leur rebelliõ. Il auoit totesfois touſiours l'eſprit eſlõgné de la guerre,connoiſſant prudemment,que c'eſtoit la diminution de ſon auctorité, & s'il la craignoit contre la ligue, il ne la deſiroit pas contre ceux de la Religion. Mais à la fin vaincu par ſa mere,qui auoit d'autres deſſeins que lui,& quaſi par tous les ſiens,il s'accorde finalemẽt auec le Duc de Guyſe, conſentant par force à la guerre contre le Roy de Nauarre,auquel vn mois au parauant,il auoit auec 30. lettres de ſa propre main, teſmoigné le iugement qu'il faiſoit des intẽtions de ceux de la ligue. Voila quel a eſté le conſeil du Roy, iuſques à cet heure. Or qu'il n'euſt biẽ deſiré,que le Roy de Nauarre euſt eſté aſſez fort pour contraindre les autres & lui meſme encor à vouloir la paix, il n'i a point de doute:mais que de ſon mouuemẽt il l'eut propoſee, il n'euſt oſé iamais, & s'il l'euſt faict, il eut penſé deuoir eſtre quant & quant eſtouffé par tous les mutins de la ligue. Son intention donc eſt de viure,de regner & d'eſtre obei,tant de ceux de la Religiõ, que de ceux de la ligue. Cela eſt treſiuſte & raiſonnable, & le feroit s'il vouloit, mais auec ces pernicieuſes maximes,puis que lui meſme reuoque ſa puiſſance en doute,puis qu'il n'oſe faire le Roy,il ne faut pas qu'il trouue eſtrange ſi les autres entreprennẽt de le cõtrefaire. Dieu vueille qu'a la fin il lui prenne enuie d'eſtre à bon eſcient ce qu'il eſt,le maiſtre & le plus grand Seigneur de

ſon

son Royaume,cela ne se peut,s'il n'est Roy:& il ne le sera iamais s'il ne resout à vouloir le bien & le repos de son peuple.

Quant au Roy de Nauarre, sa condition & son intention sont du tout contraires ou differentes des deux dont ie viens de parler : tout ainsi qu'il s'accorde auec le dessein du Roy en ce qui est de la conseruation de sa vie & de son auctorité, sur quoi il ne peut ni ne voudroit entreprendre : aussi est il different d'auec lui en ce qui concerne la liberté des Eglises de France, pour laquelle il a les armes contre lui mesmes, entant qu'il la leur veut oster.mais il est entierement contraire & opposite aux entreprises du Duc de Guyse & de la ligue. Premierement en ce que l'autre, à qui l'ambition donne les mesmes esperances sur la couronne de France, que le droit & la nature à cetui-ci, ne les peut auancer que par la guerre, que par la subuersion des loix,& changemant de l'Estat du Royaume. Car s'il n'i remuoit rié,s'il laissoit toutes choses en leur train accoustumé, il n'i à point de droit, il n'i pouuoit estre appelé. Cetuici au contraire ne les peut attendre,que par la paix, que par maintenir tout en ordre: son desir est ordinaire, que par cõseruer les loix,son tiltre est legitime: Et s'il vouloit prendre vn autre chemin auec de la violence ou de l'vsurpation : il trouueroit son riual, autant plus fort & plus establi en ce moyen par dessus lui, comme en la vraie succesion il a de l'auantage. Cependant outre le droit du Royaume qui le regarde, il porte encor sur les espaules le faix de toutes les Eglises de la Chrestienté,il en porte les esperances sur la teste : sa perte en apparence humaine est leur ruine & leur oppresion: Sa gran-

deur leur liberté. Et c'eſt ce qui augmente les forces de ſes ennemis, & qui vnit contre lui tous les Catholiques de l'Europe. Certes repenſant à cette heure à cetuyci, comme ie faiſois tantoſt à l'autre, il me ſemble que ſoubs ces deux grands hommes Dieu veut exercer noſtre eſtat, l'vn ayant encores plus de forces de corps & d'eſprit pour le conſeruer, que l'autre pour le ruiner. Mais l'autre ayant beaucoup plus de moiens pour le preſent ſelon la commodité qu'il a eu de s'eſtre rencontré dans le plus grand parti, & d'auoir peu ſe ſeruir meſmes de la puiſſance du Roy : cela me fera faire vne petite digreſsion pour les comparer : & ils ſont tels qu'ils meritent bien d'eſtre adiouſtez aux paralleles de Plutarque. Ie me contrains tant que ie puis d'en iuger ſans paſsion, encores que ie deuſſe pour ma Religion, mõ parti, & infinies autres raiſons, affectionner l'vn dauantage: toutesfois ie ne ſçay ſi cette affection là encor me deſrobe point la liberté de mon iugement. Mais il me ſemble que cetuyci, quoi que l'autre ſoit grand, a beaucoup de parties eſquelles il le ſurpaſſe. Ie ne parle point de leurs deſſeins, ie ne reuoque point cela en doubte : ie ne iuge pas ſeulement de ceux du Duc de Guyſe, ie les condamne : car ie ſuis François: ie parle ſeulement des qualitez que Dieu à miſes en eux, propres à l'vn pour les auoir tels, à l'autre pour s'y oppoſer. Ie diray donc, que cetuyci, a toute ſa vie & des le commencement de ſa ieuneſſe, combatu contre la meſme neceſsité, toutes ſes affaires en ont eſté pleines, iamais il n'a rien faict qu'à peine. L'autre au contraire a eu tout à ſouhait, à touſiours eu la cõmodité pour le premier. Item de ſes entrepriſes : a touſiours plus

man-

manqué d'ouurage que d'œuure, de forme que de matiere, de volonté que de moyen. Rien n'a assisté cetuici, rien n'a resisté à l'autre. Cela me faict conclurre premieremẽt, que s'estans par ces deux diuerses voyes rencontrez auiourd'huy tous deux esgalement grands, que l'vn doit auoir plus apris, a plus esprouué, a plus de courage, plus de force. L'autre a plus d'ambitõi, plus d'esperance, cela né en luy par la grandeur de ses moyens, & par consequent plus d'entreprise, plus d'audace. Que l'vn a moins d'apparence, moins de vanité, moins de lustre aussi & d'esclat en ses affaires. L'autre moins d'asseurance, moins de solidité. Ce qui me faict penser, que quand cetuyci se trouuera parmi l'abondance, il s'en sçaura bien mieux seruir, que l'autre ne se deffendroit de la necessité, s'il y estoit iamais reduit. Ie ne diray mot des guerres precedentes où, tousiours neantmoins le Duc de Guyse a eu à souhait les dons de fortune: & cetuyci au contraire a souuent essayé ce que peut la misere, voire l'extresme. Ie veux parler de celle cy de laquelle ie diray: que si i'auois veu ce grand entrepreneur attaqué deux ans durant, par huict armees Françoises enuoyees au rafraichissement l'vne de l'autre, & conduites de rang par les meilleurs Capitaines de France, entre lesquels ie conte son frere le Duc de Mayenne, & qu'au partir de là non seulemẽt il n'eust rien perdu, mais eust encores pris sept ou huict bonnes ville, & gaigné vne grande bataille, sans auoir entre les mains moyẽ quelconque pour le fondemẽt de ses effects q̃ son seul courage, cõme i'ay veu aduenir au Roy de Nauarre: ie penserois lors les pouuoir cõparer; mais iusques là, il n'y a pas de raison. On me dira

que le Duc de Guyſe a beaucoup eu plus d'entrepriſes & de plus grãdes, & que tout ce que le Roy de Nauarre a peu faire, c'à eſté de reſiſter. Ie l'aduoue. Il eſtoit bien aiſé à l'vn d'entreprẽdre, tous eſtãs à ſa faueur, malaiſé à l'autre de reſiſter, tous eſtans contre luy. Comme le labeur, auſsi la gloire doit eſtre plus grãde. Ils ont neantmoins encores beaucoup d'humeurs & ſemblables & differẽtes, mais rien de petit, rien de foible. Tous deux ont beaucoup de courage, il leur en eſt bon beſoin, tous deux ſont humains, affables, familiers, tous deux ont le corps adroit, patiens de labeur, agreables. Mais ils ont l'eſprit fort diſſemblable. L'vn eſt tres-homme de bien, franc, ouuert, libre, bien ſouuent impatient, ſe reſoluant neantmoins tres-bien ſur le champ, & ſur le peril, ſi attentif à ce qu'il voit de preſent deuant luy, & ſi actif au fer qu'il faut batre, qu'il regarde moins à ce qui eſt paſſé, moins à ce qui doit ſuiure, ne veut gueres conceuoir de deſſeins tirez de loin, contant de ſa ſeule eſperance, & les remettant tous là. L'autre eſt diuers & corrompu au poſsible, caché, retenu, fin, patient, voire meſme iuſques à en eſtre blaſmé comme i'ay dit, diſsimulé, conduiſans ſes proiects de longue haleine, car il faut que luy-meſme forge ſes eſperances, voyant de loin, n'entreprenant rien que ce qu'il s'aſſeure d'effectuer, mais ie ne ſçay, peut eſtre, ſe trouuant à la pointe du danger, s'il ſeroit ſi acouſtumé à s'y reſoudre prõptement, ne l'ayant ſi ſouuent eſſayé. Tous deux, quoy que ce ſoit, ſont deux grands hõmes & des plus grãds que la France porta iamais, & qui euſſent faict des plus beaux effects, ſi vn grand Roy s'en fuſt voulu ſeruir, & que ſon ſiecle l'euſt peu permettre.

Pour retourner donc à mon propos, comme i'ay dit, Quant au Roy de Nauarre, il n'a ni ne doit auoir aucuns desseins dans l'estat, son esperance luy en fournist assez, & d'ailleurs il est assez empesché à rompre ceux de ses ennemis: Il n'a autre but de ses armes que la paix, & le repos du Royaume: mais vne paix à laquelle neantmoins il ne cõsentira iamais, que les Eglises de France, & par ce degré s'il peut, les estrangeres, ne soyent en liberté. Il n'à que faire de debattre le droict qu'il a à la couronne, il n'est pas temps, & puis ce qui est certain, ne se doit reuoquer en doute, ni disputer, moins de se mettre en peine de la ruine de ceux de Guyse ou de Lorraine: Il n'affectionne leur mal, sinon autant, qu'eux celui du Royaume: auquel s'ils vouloyent estre vtiles, il les en recõnoist trescapables, comme particuliers. Leur degré ne va pas iusques au sien, cõme se seruant du nom de Roy. Ce nom là l'empesche de pẽser au leur. Voila son seul dessein: s'il en a aucun, c'est de se defendre, & de telle sorte, qu'il contraigne ses ennemis de rendre la paix à la France, au Roy son auctorité, à luy & aux siens leur liberté. Qu'apres cela, que ceux de Guyse s'enrichissent, s'agrandissent tant qu'ils voudront, pourueu que ce ne soit point aux despens de l'vn de ces trois, ne luy importe. La procedure & le chemin qu'il y tient n'est pas certaine, elle despẽd de celle que tiennent les autres cõtre lui: s'ils le laissent en paix, il y demeure: s'ils viennent aux armes, il y court: s'ils les posent, aussi faict il: & c'est pourquoy quand tout le reste du Royaume seroit accordé, le Roy scait bien dãs son ame qu'il y auroit peu, ou point du tout, de difficulté auec cetuyci, qui n'estant mené que de

la raiſon, y ſera touſiours aiſement ramené.

I'ai parlé des trois chefs principaux qui tiennent les trois partis de Frãce:il faut voir quels ſont ceux qui viennent à la trauerſe,quel but ils ont,& commẽt ils y viſent, & quelles eſperances ils ont de le toucher.Entre ceux la,la premiere eſt la Roine mere du Roy,laquelle pour ſon honneur & en apparence, ſe tient dãs le parti de ſon fils, comme elle a touſiours faict, quand elle en auoit pluſieurs de celui qui eſtoit le Roy:mais qui neantmoins ne hait rien tant que ſa puiſſance abſolue,elle s'en eſt mal trouuee: lors que la France eſtoit paiſible,elle eſtoit cõtrainte de filler ſa quenouille en ſa maiſõ, ſon fils ne luy laiſſoit la charge, ni le maniement d'aucune choſe. Pour recouurer ſon auctorité, il luy a fallu brouiller les cartes,ou s'entendre auec ceux qui les brouilloyent: autrement elle eſtoit inutile: ce que ſon eſprit certes nullement capable de petites choſes ne peut iamais ſouffrir,& de ceſte grande Princeſſe de qui la race a commandé , ou commande auiourd'huy aux meilleures parties de l'Europe, on peut dire comme d'Agrippine, Virilibus curis muliebria vitia exuiſſe,ſi cela deſia n'eſtoit vn vice de femme. C'a touſiours eſté ſa couſtume, d'oppoſer en France les vns aux autres, pour commander cependant en ces diuiſions: Les grands aux grands, les Princes aux Princes, ſes enfans meſme à ſes enfans.Car elle ſcauoit biẽ noſtre eſtat eſtre tel,que ſi ce n'eſt par vne voye extraordinaire, vne femme n'i a point de credit. Du temps du feu Roy Charles,cetui-ci eſtoit ſon protecteur, la puiſſance duquel elle acreut tãt qu'elle peut,afin de s'en ſeruir pour ſe rendre neceſſaire à l'autre: ce Roy s'en aperceut à la fin, mais trop

tard.

tard. Despuis cetuyci estant paruenu à la couronne, en quoy certes elle l'obligea infiniment lors qu'il estoit en Pologne, estant bien certain que si elle n'i eust pourueu sagement, les remuemens eussent esté tels en France, que peut estre à son retour on luy eust empesché létree. Son credit luy dura entier trois ou quatre ans, pendant que ce ieune Roy ne sõgeoit qu'aux plasirs de son aage, & aux delices de son nouuel estat. Mais despuis comme il vint à prendre l'affirmatiue, & à vouloir gouuerner seul, elle fut contrainte d'auoir recours à feu Monsieur son dernier fils, qui pour quelque temps luy tint espaule & la rendit necessaire. Estant mort, elle a chosi d'autres remedes: Car quoy que ce soit, elle a tousiours desiré deux choses. L'vne, d'obliger celuy qui pouuoit venir à la couronne, à fin de le retenir quand il y seroit: L'autre, de le faire si grand cependant, que celuy qui seroit maistre de l'Estat, fust contraint de se seruir d'elle, pour tenir l'autre en bride, employant ainsi doucement la puissance de tous les deux l'vn contre l'autre, pour gouuerner au milieu & estre recherchee: conseil qui pour son particulier estoit aussi plein de prudence, comme souuent de trouble, & d'incommodité pour le public. Or si apres la mort de feu Monsieur, elle eust troué le Roy de Nauarre capable de ces desseins, elle en eust faict son bouclier. Mais la religion & beaucoup d'autres raisons empeschant cela, elle a ietté ses yeux & ses vœus sur la maison de Lorraine, & sur les enfans de sa fille, à quoi encor a beaucoup aidé la haine que dés sa petite ieunesse elle a porté à ce Prince: s'estimant donc irreconciliable auec luy, elle le craint par

consequent,& est resolue d'empescher en tout ce qu'elle pourra qu'il n'ait part en France: elle ne le peut sans renuerser l'ordre du Royaume. Car apres ceste haine, succede cõme i'ay dict,l'amour qu'elle porte aux enfans du Duc de Lorraine,enfans de sa fille, ausquels elle a vne secrette inclination, ne cessant iour & nuict de reprocher au Roy, qu'il doit mieux aimer pour heritiers ses nepueus fils de sa sœur,qu'vn estrãger de sa maison,ainsi nomme elle le Roy de Nauarre. Les filles d'Espaigne sont aussi enfans de sa fille,à qui de mesme elle seroit bien aise d'en faire part,& non point marrie cependant que l'estat de son fils soit troublé, afin qu'il aye recours à elle,& qu'il l'employe. Or de ceste façon elle s'accorde bien auec le Duc de Guyse pour le trauerser, pour remuer, pour donner des ouuertures à la confusion,& des moyens de changer l'orde de la succession de nostre Royaume: mais de desirer, qu'il s'agrãdisse, tellement qu'il puisse ruiner le Roy mesmes & le deposseder,& luy mesme occuper apres tout l'Estat, il n'est pas vray semblable, ie ne croy pas qu'elle le desire aussi. Or soubs ce dessein de la Royne mere, ie comprens celuy du Marquis du Pont son petit fils, fils de Mõsieur de Lorraine, lequel aussi n'a ni intelligence ni esperance en cest estat, sinon celle, qu'elle sa grand'mere, luy faict prendre.

Il y a apres le Roy d'Espaigne,qui du commencement de ces guerres voyant la Royne d'Angleterre nouer vne fort estroite alliance auec le Roy, voyant en mesme temps les deputez du pays bas à Paris luy offrir la souueraineté de leurs prouinces, s'aduisa de ietter trois ou quatre cents mil

escus entre les mains affamees de ceux de la Ligue, afin de troubler le royaume de France: s'asseurant qu'il empescheroit le Roy par ce moyen d'entendre à la Flādre. Ce qu'il craignoit sur toutes choses, comme, à la verité il n'i a qu'vn seul Roy de France, pourueu qu'il soit paisible, qui puisse aissément oster ses prouinces à l'Espaignol. Voila ce qui luy embarqua, & par consequent precipita vn peu les conseils du Duc de Guyse. Oultre cela il craint extremement à ceste heure, que le Roy de Nauarre ne paruienne à l'estat de France, c'est son naturel ennemi, il luy detient vn Royaume, lequel il ne faut point douter que si les ongles croissent à lautre, ne lui soit arraché vn iour, en danger encor qu'on ne se contentera pas de cela. Il scait biē qu'estant vieil, ses enfans ieunes, son estat diuisé & mal asseuré, peu de choses apres sa mort le troubleront. à plus forte raison vn Roy de Nauarre, s'il estoit Roy de France. Ainsi il est bien aisé de s'accommoder auec ceux de Lorraine, de leur fournir des moyens pour remuer, afin d'estre cependant plus libre en ces guerres du Pais bas, & d'Angleterre, pour empescher le Roy de France, pour ruiner celui de Nauarre: pour puis apres le Royaume estant en proye, comme luy est le plus puissant de tous, en rauir la plus grande part. Voila son intentiō, en ce qui concerne nostre estat: Mais qu'elle aille iusques là, que chargé de beaucoup d'autres despenses particulieres, il veuille encor espuiser ses tresors, pour faire le Duc de Guyse Roy, lui dis-ie qui croit que s'il faut chāger la façon de succeder, ses filles, niepces du Roy, en doibuēt auoir la meilleure part, il n'i a point d'apparence: & ce que ie dis du Roy d'Espaigne seruira pour le Duc de Sa-

uoye ſon gendre qui a moins de puiſſance beau-coup,& n'a deſſeins que ceux de ſon beau-pere. Ainſi ce ſont là tous ceux qui font bien ou mal à la Frãce. Voila ſes bonnes & ſes mauuaiſes humeurs, voila les bons ou mauuais vents qui la tourmen-tent. Et de leurs diſcordes & paſsions auſsi diuer-ſes cõme eux, auſsi differentes & contraires cõme ils le ſont, deſpend ſon bon ou ſon malheur. Puiſ-ſant empire l'honneur de l'Europe! à qui la ſuitte de 1200. ans n'a ſceu aporter que de l'acroiſſemẽt, les voiſins ennemis que de la gloire : il eſtoit bien raiſonnable apres tant & tant de victoires, que tu finiſſes par tes mains propres, que tu ſuccombaſ-ſes ſous tes propres efforts, le deſtin n'ayant point faict au monde de victorieux pour toy.

Mais pour laiſſer vn peu ce propos, qui me cõ-uie pluſtoſt à pleurer qu'à eſcrire, puis qu'il aduiẽt que la diuiſion de la Religion ſert de pretexte au changement de noſtre Royaume, & par conſe-quent à ſa ruine, ſi Dieu le permet ainſi, ce mal eſtant quaſi commun à tous les eſtats de l'Europe. Ie m'eſchapperay vn peu pour dire quelque choſe des affaires generales de la Chreſtienté, en ce qui concerne ces deux grands partis, l'vn tenant en-cor l'obeiſſance du Pape, l'autre s'en eſtãt diſtraict. Ie ne veux point traicter de cecy en theologien. Ie ſcay bien que Dieu eſprouue ordinairement les ſiens par les afflictions, comme c'eſt ce qui retient les hommes en leur deuoir, & ce qui leur faict auoir incontinent recours à celuy duquel ils ne ſe peuuent gueres ſouuenir, quand ils ont le col enflé de proſperité. Ie ſcay bien que le Fils de Dieu prononce diſertement ces mots, Mon

Royau-

Royaume n'eſt point de ce monde, monſtrant euidemment aux vrais Chreſtiens, que ce n'eſt pas icy où il faut qu'ils cerchent leur aiſes, & que pour s'i trouuer affligez, il ne faut pas pour cela qu'ils entrent en deffiance de leur cauſe, comme ſi Dieu les auoit en deteſtation, & qu'il les vouluſt oſter de deſſus la face de la terre. Au lieu qu'au contraire ils voyẽt qu'aux Turcs, aux Payens, aux pauures aueuglez des ſuperſtitions du Pape, toutes choſes neantmoins arriuent à ſouhait: ils conquierent les Royaumes: les prouinces leur fourniſſent des veines d'or, qui ne tariſſent point, leurs armes par tout proſperent, leur heur leur faict trouuer des hommes qui pour leur ſeruice aſſaſsinent vn Prince leur ennemi, au milieu de ſes gardes. En fin ils n'ont à peine deſiré, que Dieu leur permet de voir la fin de leur deſir: ayant au rebours impoſé cette neceſsité à ſes vrais ſeruiteurs, de charger ſa croix ſur leurs eſpaules, s'ils le veulent ſuiure, de paſſer par la porte eſtroite, & de nourrir à ſon exemple toute leur vie en douleur, en affliction en neceſsité. Suiuant ces reigles & ces marques, qui ne peuuent s'aproprier qu'à ceux qui font profeſsion de la vraye Religion reformee, il me ſuffiroit de cõclurre, que ceux là que Dieu afflige ainſi, ſont ſes vrais enfans, leſquels il veut affliger, & nõ pas perdre: qu'il veut chaſtier, mais nõ punir: qu'il traicte cõme ſes fils qui ont failli contre ce qu'il à commandé, non comme des valets qui l'ont deſrobé. Et ainſi que combien que par toute la Chreſtienté auiourd'huy les plus grands Potentats du monde, ſe ſoyent liguez, vnis & bandez contre eux: c'eſt pour neant, Dieu ne laiſſera iamais perdre ce qui eſt à lui, ceux là ſont à lui, il les

abaissera quelq̃ fois iusques à d'eux doits de l'eau: mais lors il allongera son bras de deliurance pour les retirer du goufre: & cela outre la verité indubitable de ceste promesse qu'il a faite aux siens, ie le pourrois encor prouuer par la suitte des choses qui se sont passees en l'Eglise despuis la fondation du monde. Mais comme i'ai dit, mon dessein n'est pas à cette heure d'en disputer en theologien : il me suffit de monstrer, que non seulement nous auons ce grand apuy supernaturel de la puissance de Dieu pour nous deffendre, bouclier impenetrable, & contre lequel tous les traits du monde rebouchent la pointe en arriere : Mais encor que dãs le monde mesme & dans les moyens humains il nous en a donné, sans comparaison, plus qu'à nos ennemis: de sorte que si nous souffrons, s'ils nous affligent, ce n'est que nostre faute, & pour ne nous sçauoir pas aider de la puissance qu'il nous a dõnee. Toute la Chrestienté qui est sous l'obeissance du Pape, est auiourd'hui vnie pour exterminer ceux de la religiõ. Qui sont ces mauuais là? iugeõs de leur force, & si elle est telle que nous la deuons craindre. C'est le Pape, c'est l'Empereur, c'est le Roy d'Espaigne, ce sont quelques Potentats d'Italie, c'est en France le Duc de Guyse, & ceux de sa maison, se seruans du Roy & du Royaume comme ils veulẽt, c'est en Suisse quelques Cãtons, en Allemaigne quelques Princes. I'ay tout nommé, & auec les plus specieux noms que i'ay peu : y voila des Papes, des Roys, des Empereurs, & force Princes. On dit que tous ces terreurs du mõde se sont assemblez, auec ce seul dessein, de ruiner ceux qui font profession de la vraye Religion, par toute la Chrestienté. Ie le veux, Ainsi soit. plus d'ennemis, plus

plus de gloire. Mais espluchons les de pres, nous trouuerons que tous ces gẽs là ont chascun quelque dessein particulier, qu'ils gardent pour eux, & que pour entretenir leur vnion tous ensemble, ils s'accordent seulement au general. Quels desseins? considerons les expressement. Celui du Pape est clair: Luther, Zuingle, Caluin, lui ont faict perdre les deux pars de son reuenu: le troisiesme est en grand brãsle: on y trauaille, Il voudroit bien & recouurer ce qu'il a perdu s'il estoit possible, & asseurer ce qu'il tiẽt à l'aduenir. Le Royaume d'Angleterre tout entier s'est escoulé de ses mains: si le Roy d'Espaigne y pouuoit replanter la Religion Catholique: ce seroit autant de regaigné pour lui. La France ne lui a esté iamais gueres obeissante, l'Eglise Gallicane a eu tousiours ses priuileges à part, totesfois ce n'est rien encore, ce lui-semble, au pris de ce que ce seroit, si le Roy de Nauarre en est iamais Roy. Il craint qu'il ne passe les Alpes, il est de la race de Bourbõ fatale pour Rome, & puis il est desia irrité contre les Papes, pour son Royaume de Nauarre, que desloyalement ils ont adiugé aux Roys de Castille. Apres il craint qu'vn grand Prince, cõme cestui-la, n'apporte beaucoup de reformation en la religion, vn iour: ce qui ne se peut faire sans la diminution de l'auctorité du siege, & ce qu'il poura aussi aisement neantmoins, comme Philippes le Bel & plusieurs autres Roys de Frãce aduersaires des vsurpations des Papes l'ont peu. Ainsi c'est son principal interest, que de retrancher l'esperãce de ce Prince. De son costé il faict ce qui est en lui: il tonne, il fulmine, il anathematise, il le declare heretique, rebelle, finalement incapable de la couronne de France, cõme si c'estoit à lui de

la donner ou à l'oster. Pour l'execution de cette bulle, qui à la verité ne feroit toute seule grand effect contre les boulleuars de la Rochelle, s'il n'i a autre chose que cela : il arme toute la Chrestienté, iusques au Cardinal de Bourbon, à qui il enuoye vne espee beneiste de la race de celle de S. Paul : il promet de l'argent à ceux de Guise : il le promet il ne l'enuoye pas, n'ayant encores payé ce que lui couste le Papat, suiuant le stile de Rome. Somme, comme c'est à lui de faire, il faict miracles auec le baston de la croix, & voila sa tache & son dessein, d'animer tout le monde contre les heretiques, entre lesquels il comprend la Royne d'Angleterre, & le Roy de Nauarre son principal ennemi à son aduis, desquels il espere la ruine par ceste Ligue vniuerselle. Autant ou plus a il à se plaindre de la haulte & basse Allemaigne, comme de la France & de l'Angleterre : doncques il s'asseure qu'apres que le Roy d'Espaigne & ceux de Guyse auront chastié, c'est à dire vsurpé la France & l'Angleterre, en chassant les heretiques, c'est à dire les vrais Princes & legitimes Seigneurs, apres qu'ils a ront dompté les pays bas, ils pourront ioindre sans contradiction leurs armes auec celles de l'Empereur, pour contraindre par amitié ou par force les Princes d'Allemaigne Protestans, de rentrer soubs le ioug de son obeissance : qu'apres cela n'i ayant pas grande apparence que les Suisses veulent s'opiniastrer contre tant de forces, leurs Cantons estans desia diuisez, tous ensemble pourroyent facilement assister le Duc de Sauoye au recouurement de Genesue, & au sac de ceste ville qu'ils appellent la source & la fontaine des heretiques de la Chrestiété. C'est

là où

là où il borne la fin de son desir, & de l'entreprise de ceste S. Ligue. Ce que i'ay veu escrit par lui mesme Pape Sixte, en vne lettre surprise au commencement de ces troubles en France, enuoyee d'Italie en Espaigne. Et quant à cetuila, voila son pretexte, voila son intention fondee sur les haines qu'il porte generalement aux heretiques, mais principalemét au Roy de Nauarre, à la Royne d'Angleterre, desquels il a receu desia, ou craint recepuoir plus de mal.

Le Roy d'Espaigne a trois fins particulieres pour lui, pour lesquelles il desire cette ligue generale. La premiere, de venir à bout de la guerre contre les pays bas, tenus par ceux qu'il appelle heretiques, & contre la Royne d'Angleterre qui en est aussi. La seconde, le desir hereditaire qu'il a de iondre la France à ses Seigneuries: ce qu'il pense à ceste heure, pouuoir plus facilement faire, pour le droit qui lui en appartient à cause de sa femme fille de France, & des filles de luy & d'elle. Car quant à lui, il ne pense point que la loy Salique, l'honneur de nos Roys, soit faicte pour luy. Le dernier, la ruine du Roy de Nauarre, lequel à quelque pris que ce soit, il veut autant comme il pourra eslongner de la couronne, pour beaucoup de raisons qu'il a de crainde ce grand ennemi, que Dieu reserue à la ruine de sa maison vn iour. Pour l'vtilité de tous ces trois desseins, il est entré & a fort sollicité ceste ligue generale, laquelle lui fortifie son tiltre de guerre cōtre l'Angleterre, d'inimitié contre le Roy de Nauarre, lui donne moyen d'entreprendre par sous main cōtre l'estat de France, en fauorisant les affaires du Duc de Guyse son partisan, auec lequel sans cela il ne

pouuoit auoir d'intelligèce qui fut profitable: par son moyen il espere ruiner le Roy de Nauarre en Frãce, il espere de se seruir des haures de Picardie & Normandie, contre l'Angleterre & les pays bas: s'asseurant bien puis apres, que le Roy de Frãce mort, son legitime successeur depossedé, le Roiaume estant en proye, il poura aisement lors faire la part à ceux de Lorraine, estant plus fort qu'eux: & de ceste façon on voit qu'il tourne à son profit particulier, & à son intention le pretexte general de ceste belle ligue, comme si elle n'estoit faicte que pour les affaires de sa maison.

L'Empereur voudroit bien que tous les autres Princes de la Chrestienté qui sont de la religion, fussent ruinez, afin que tout le corps de la ligue le vint desgaiger des Potestãs qu'il a ses voisins: mais d'autant que la besoigne est encores longue, & que cependant il ne seroit pas bon pour lui de faire l'empesché, de peur de reueiller ces grands Princes plus puissans que lui: il ne se mesle gueres auant en la meslee, non plus que les autres Princes d'Allemaigne.

I'ay assez discouru du dessein du Duc de Guyse, qui est de se faire seul Roy en France, s'il est possible, ou de la meilleure partie au moins: dessein qui volontiers ne reçoit point de compagnon, & auquel on ne trauaille gueres pour autruy. Ce que ie remarque seulement, pour monstrer, que pour s'aider des moyens d'Espaigne, en France, à l'aduãcemét de son entreprise, pour aider lui-mesme en recompẽse à lui regaigner les pays bas, pour voir la Royne d'Angleterre, à qui il veut mal de mort, & qu'il sçait estre le seul support de son ennemi, ruinee, il aura tresbonne intelligence auec le Roy d'Espai-

d'Espaigne: mais pour lui ceder entieremẽt la couronne de France, pour la tenir de lui en hommage, s'il la peut vsurper, pour lui en laisser la plus grãde part: ie croi que non. Cependant ces pretensiõs n'ayãs fondement que sur la diuision de la religiõ, il le faut reconnoistre pour vn des signalez piliers de la S. ligue.

Les Princes d'Italie n'õt dessein aucun que leur conseruation, estans enfermez d'vn costé du Pape, de l'autre des Venitiẽs, du Roy d'Espaigne au troisiesme, & puis estãts diuisez, & leurs estats si petits, qu'ils n'ont pas grand loisir de pẽser a autre chose qu'à se maintenir: & pour cette raison seulement sont ils entrez en la ligue. Mais ils ne sont pas si bons Catholiques, qu'ils ne craignẽt plus la grandeur de la maison d'Espaigne, que la diminution de leur religion. Ceux qui ont esté en leur pays scauent cela.

Le Duc de Sauoye est aussi compris en cette generale Vnion, tant que son beau pere viura, il aura les mesmes entreprises que luy: s'il meurt, cõme ie diray tãtost, il en aura d'autres, qui ne cõpatiront pas du tout à celles de la ligue. De mesme le Duc de Lorraine, lors que chacun voudra recueillir le fruict de son labeur, & l'interest de sa despense, Sa conclusiõ ne s'accordera pas auec les propositiõs du Duc de Guyse. Les Cãtons de Suisse ne sont pas à mon iugement entrez en cette ligue, à cause de l'alliance qu'ils ont auec nostre Roy, & le lien qui les vnit en leur pays. Toutesfois ie ne doubte pas que pour de l'argent ils ne fournissent des forces, non pas à la ligue en general, mais particulierement au Duc de Guyse, encor en ont ils faict souuent difficulté.

Expreſſément i'ay voulu monſtrer les deſſeins d'vn chacun de ces partizans de la Ligue, pour prouuer ce que i'ai dit, que chaſcũ d'eux en auoit de particuliers, diſcordans entre eux, afin de monſtrer par là, que quelque bonne intelligence qu'ils ayent enſemble, il nous ſeroit fort aiſé de l'auoir meilleure. Tout d'vne ſuitte ie veux rechercher quels ſont leurs moyens & leurs forces, auſquelles encor ie m'aſſeure, que ie trouueray tant de manquemens au pris de ce qui eſt entre nos mains, que nous aurons honte de nous laiſſer battre. Ie commenceray par les plus foibles. Ie tiens l'Empereur & les Princes d'Allemaigne Catholiques de ce nombre. Car combien que ſans difficulté, ils ayent beaucoup de puiſſance: neantmoins leurs voiſins Proteſtans ont tant de force comme chaſcun ſcait, qui ſont les Roy de Dannemarc, Electeurs Palatin, de Saxe & de Brandebourg, Landgraue de Heſſen, & pluſieurs autres grands Princes & Seigneurs: que ſi ceux là veulent, les autres n'oſeroyent auoir faict ſemblant d'entreprendre choſe quelconque. I'ay dit des Cantons de Suiſſe ce qui eſt de leur force, & comme elle peut ſeruir à cette Ligue generale. Quant au Princes d'Italie, le Duc de Sauoye, comme le plus prochain de nous tous, & auſsi le plus à craindre de tous eux. Mais premieremét hors de chez luy c'eſt vn petit faict que de ſa force: ſecondement il s'arreſte plus à des eſperances certaines qu'à des incertaines. Son beaupere eſt vieil. à ſa mort il eſpere profiter, & croy qu'il iettera pluſtoſt l'œil ſur les eſtats de Milan & de Naples, ſi la ſucceſsion d'Eſpaigne ſe partage comme il y a grande apparence, que les filles ambitieuſes au poſsible, & deſia

intro-

introduites par le Pere mesme aux maniméz de ses affaires, & quasi en possession de ses Royaumes, à peine se pourront contenter d'estre mariees pour vne portion d'argent, & laisser tant de biens à leur petit frere, ieune, maladif, & à ce que l'on dict, hebeté: tellement que ce Duc aura là, à mon aduis, de la besoigne taillee, sans qu'il s'amuse à entreprendre rien de deça les monts qui l'enfermẽt. Au partir de là, quand il le voudroit, il peut si peu, & il se trouue en pays si desauantageux, qu'estant arresté d'vn costé par les Allemans, de l'autre par les Suisses, de l'autre par les François & par tout par les Alpes, les forces qu'il leueroit de son pays, qui ne sçauroyẽt estre que fort petites, ne peuuẽt estre conduites en lieu où elles facent effect, qu'auec grand' perte & difficulté. Quant à son argent, pour faire bonne chere en sa maison, il en a assez: pour faire vne grande guerre, nõ. Les autres Princes d'Italie, comme les Duc de Ferrare, de Mantoue, & de Florence, d'Vrbin, qui sont quasi les principaux, sont tous adioustez pour augmenter le cayer, & pour dire Voici force gens, pour autre chose non: s'il y auoit guerre en Italie mesmes, entre deux grands Princes, tels qu'estoyent Charles d'Espaigne, & François de France, ils pourroyent à la verité beaucoup fauoriser les affaires de celuy qu'ils voudroyent assister. S'il faut dresser vne armee de mer cõtre le Turc, chascun d'eux equipera biẽ vne ou deux galeres, & voila tout: mais qu'ils puissent de beaucoup seruir en vne grande guerre, cõtre nous, ou en Frãce ou en Angleterre, ou en Allemaigne, ou en Flandres, non. Et puis cõme i'ai remarqué, ils ne seront iamais si auant de la ligue, qu'ils ne craignent plus la grandeur d'Espaigne,

que la diminution de Rome.

Le Duc de Parme, entãt qu'il est Duc de Parme seulement, peut estre mis de ce nombre, entant qu'il commãde aux forces du Roy d'Espaigne aux pays bas, certes il est grand Capitaine : sans doute il a acquis beaucoup de reputatiõ, de creance, soit parmi les armees qu'il commande, soit parmi les pays où il faict la guerre, & creance hereditaire encores, la memoire du gouuernement de sa mere y estant tres-agreable. Mais aussi bien que le Duc de Sauoye, il seroit mal sage, s'il n'auoit des desseins à part, & s'il ne s'arrestoit plus à des esperãces certaines qu'à des incertaines. Ie croy quant à moy, qu'il ne se resout pas d'auoir trauaillé si lõg temps en Flandres pour autruy. Or il y a vn point là dessus: C'est que tãt qu'il y fera la guerre, cõme Lieutenant du Roy d'Espaigne, il peut faire beaucoup de mal : mais s'il prẽd vne fois le chemin de s'en faire Seigneur luy-mesme, comme il le pourra aisement en ce qu'il tient, apres la mort du bõ hõme, ne le pouuant que par douceur & par la volõté des peuples, il n'est plus à craindre, il faut qu'il se desmesle d'auec la ligue. Quant au Duc de Lorraine, c'est vn grand Seigneur, mais vn petit Prince : ostez luy de deuant les yeux les esperances, qu'on luy a faict prendre en France pour son fils, ce qui seul l'embarque en la ligue, il prendra quãt & quãt le parti de son repos sans chercher querelle. Il est fort sage: & croy que nos remuemens en France ne viennent point de luy. Totesfois à ceste heure en ceste cause generale cõtre nous, qu'il ne s'y employe, il n'y a point de doute : mais i'estime qu'il y a ceci de bon en cest endroit, c'est qu'empeschant la grãdeur du Duc de Guyse son cousin,

comme

comme de necefsité il eſt contraint de faire pour l'amour de ſon fils, il nous faict plus de bien qu'il ne ſcauroit autremét nous faire de mal : or il s'empeſche à cauſe de la couronne, laquelle en fin s'accordant & s'entédant auec la Royne mere du Roy ſa belle mere, il demandera pluſtoſt pour ſon fils que pour l'autre. Et ie tiens pour maxime treſcertaine, que le Duc de Guyſe noſtre capital aduerſaire en eſt deſia ſi auant, qu'il faut qu'il ſoit ou Roy, ou ruiné: il n'i a point de milieu pour luy entre ces deux extremes. Marius, Cinna, Pompee, Lepide, Antoine, font foy de cela. Deſpuis qu'vne fois on a aſpiré à la Tyrannie, Aut Cæſar aut nihil. Or quant à luy, i'ai parlé auparauant de ſes moyés: ils ſont certes aſſez grands en France, parce que le parti Catholique y eſt grád, dans lequel il a beaucoup de creance, & l'aſſeurance qu'il a, que le Roy endurera toutes ſes hardieſſes, eſtát ſa principalle force. De cetuy-là ie ne doute point, que comme ſon deſſein particulier s'adreſſe ſur noſtre eſtat, auſsi, que s'il auoit dás ſon cabinet les ducats des Indes, qu'il n'i fiſt breſche : & apres cela, bien du mal aux autres. Mais il eſt extrememment pauure & endebté (ſeconde marque d'vn homme qui aſpire volontiers à nouuelletez.) Apres cela il a trop de contrediſans à ſes intentions, non ſeulement de ſes ennemis, comme du Roy de Nauarre & des Princes du ſang : mais de ſes amis meſmes, comme des heritiers d'Eſpaigne, de Lorraine, & de Sauoye, & de ceux de ſa propre maiſon, qui pretendent autát de droit à l'vſurpatió de noſtre courronne que lui, & auſquels, puis qu'il eſt contraint de s'en ſeruir, comme il eſt, il ſera contraint auſsi de faire part, de ce qu'il rauira, s'il peut rien rauir : ce qui luy

apportera infinies ialousies,tellement que toute la puissance de ce partisant là, ne peut aller à mon aduis,que iusques à la dissipation & desmembrement de nostre Royaume: encor faut il qu'il y soit aydé. Car de porter les armes,ou contre les Allemans,ou cōtre les Anglois,ce sera à peine,& pour le moins ce ne sera iamais qu'il n'ait fait entierement ses affaires en France: ce qui est vne longue besongne. Et sur cela ie veux bien remarquer vne chose veritable,de nostre nation. C'est que nostre naturel est tel, que dessoubs vn Roy desia estably nous nous diuiserons bien, nous ferons des guerres ciuilles, des remuemens : mais s'il n'i en auoit point,s'il estoit question de pouruoir à la couronne, iamais nous n'en souffririons le desmembrement.& si vn Prince ne se trouue capable de l'empieter toute,il est malaisé qu'on lui permette de la diuiser,si ce n'estoit vn grand Prince voisin, cōme le Roy d'Espaigne,qui par force & par le voysinage de ses pays cōseruast le quartier qu'il auroit enleué,encor lui seroit il tresdifficile. Finalement ie ne veux que deux tesmoignages,pour mōstrer que ce n'est pas si grand' chose de la puissance de cet homme.L'vn,de ce qu'au commencement de la ligue,lors de son grand feu,que lon pensoit que sur sa parolle toute la Frāce prendroit le halecret, iamais il ne se trouua accōpagné de mille cheuaux François,& quatre mille hommes de pied au plus: encor cela se dissipa en vn mois, biē qu'il eut prodigalemēt despendu tout l'argēt qu'il receut d'Espaigne & le siē,pour les amasser. L'autre que,despuis estant en la guerre,vne petite armee de Reistres,composee de quatre mil cinq cēs cheuaux & de trois ou quatre mil Lansquenets,auec quelques

Suisses

Suiſſes, paſſa en deſpit de lui par dedans ſon gouuernement, iuſques dedans le cœur de la France: le battit & rebattit au paſſage autant de fois cōme elle le vit: combien qu'il eut appellé aupres de luy tous ſes amis, tous ſes partiſans, toutes ſes forces: combien qu'il eut outre cela la plus part de celles du Roy: combien qu'il ſe fut vn an deuant vanté, qu'il combattroit les Allemãs iuſques ſur le bord du Rhin, & qu'il importaſt extremement à ſa reputation de le faire. Or neantmoins c'eſt ſans doute que ſi on permettoit à ce chef de part, de croiſtre, & que Dieu ne luy euſt point mis de bride autour de luy, c'eſt le plus grand, le plus capable & le plus dangereux ennemi que puiſſent auoir les eſtats qui font profeſsion de la religion.

Reſte les deux plus mauuais: aſcauoir, le Pape & le Roy d'Eſpaigne. Le premier eſt le plus criard, le plus mutin de tous, & le pl⁹ foible neantmoins. C'eſt l'ordinaire, Acutū reddere qui poſsit ferrū, exors ipſe ſecandi. De vray il ne ſert que d'aiguiſer les couſteaux: les Papes vne heure auparauant l'eſtre, ne ſcauent pas s'ils le feront. Deuant cela, ce ſont la plus part du temps de petis Cardinaux Italiens: car la ialouſie en recule les plus grands, qui durant le Cardinalat n'auoyent de deſſein que de croquer quelque Annate, ou quelque Benefice. Ceux qui peuuent remuer du meſnage, volontiers ne ſont pas appellez là: l'Italie s'en eſt mal trouuee. Au reſte nul ne l'eſt qu'il ne luy couſte bō: & ils ſont tous ſi bon meſnagers, que quand ils meurent, ils ne laiſſent que le moins qu'ils peuuent au ſucceſſeur: tellemēt que le nouueau Pape, les trois ou quatre premieres annees, a aſſez à faire, à payer ceux qui luy ont vēdu ſon ſiege: les autres à viure.

& c'est vn extraordinaire, quand ils passent huict ou dix ans: autrement on dict quant & quant, Exiit sermo inter fratres quòd discipulus iste non moritur. Car ils sont fort vieux quand on les eslit : de sorte qu'auparauant qu'ils ayent moyen de nuire, ils sont enterrez. Et de cestui-là, quand il n'i aura que luy, il ne nous faut craindre que des bulles & du plomb, qui ne fond mal qu'à ceux qui en ont peur. L'or du Roy d'Espaigne seroit bien plus à craindre, & i'ai gardé le plus grand de tous & le premier mouuãt, qui fait mouuoir tous les autres, pour le dernier. Mais aussi de son costé il a beaucoup d'incommoditez qui lui lient les mains: & de cetui-ci, par ce que toute l'Europe est remplie de son nom, il en faut dire quelque chose de plus.

Ce Prince est fils de Charles le quint, ce grand brouillõ du monde, qui y a tãt remué de mesnage tant qu'il y a esté, qui y fut plus heureux par ses Lieutenans que par lui-mesme, qui eut pour amis ou pour ennemis à diuerses fois tous les Princes de son temps, grand Prince neantmoins, vigilant, guerrier s'il en fut onc, & penible à la guerre, au reste plein de courtoisie & d'humanité, & qui estoit certes digne du nom de Cæsar, digne de l'Empire. Cestuy-ci fut nourri des le berçeau aux affaires par son pére : toutesfois il fut beaucoup plus heureux que luy : & son heur consiste en ce, que tant que son aage l'a peu annimer aux grãdes choses, il n'a troué aucun qui luy ayt fait de la trauerse, son pere auoit en mesme saison le grand François de France, le grand Henry en Angleterre: Soliman en Leuant, & en Alemaigne des Princes qui exerçoyent bien son esprit: de sorte que par tout, ou il se tournoit, il trouuoit chaussure à son pied.

Outre

Outtre cela il trouua tous les pays qui luy estoyēt voisins aussi forts & aussi capables d'entreprendre sur luy, que luy sur eux. Voila ce qui rendit sa fortune diuerse. Au contraire, Philippe auiourd'hui Roy d'Espaigne, a esté accōpaigné d'vn heur qui ne s'est iamais interrompu. Mais il faut plustost attribuer cela, à ce qui s'est rencontré autour de lui, qu'à lui mesmes. La France de son temps a esté gouuernee par vne femme, & par des enfans, ou tellement trauaillee des guerre ciuilles, qu'elle auoit assez à faire chez'elle. l'Angleterre commādee aussi par vne femme, qui suiuant le naturel de son sexe, s'est sagement contentee, de maintenir ses subiects en paix, & se garder des entreprises de ses voisins, sans entreprendre sur eux: l'Allemaigne par des Princes pacifiques, le Leuant par Selim, vn gros yurogne qui n'aimoit qu'à boire, & despuis par Amurat son fils à demi idiot, qui ne bouge de la mosquee, ainsi ne faut il pas dire, que par tout il a eu de l'heur, mais qu'ē nul lieu il n'a trouué personne qui lui put faire venir du malheur: & encor auec cela n'a il pas faict grande chose. La conqueste de Portugal & des Indes à esté plus facile qu'heureuse, il n'i auoit point de peine: la conqueste de la Terciere, & la victoire sur les Frācois ne sera point trouuee si estrange quand on considerera, que c'estoit vne iuste armee d'Espaigne, cōtre vne troupe de vaisseaux ramassez en France. Quant aux batailles de Grauelines & de S. Quentin, c'estoyent encores des restes des victoires de son pere, c'estoyent les armees qui dés leur ieunesse auoyent couru la fortune du vieillard, il y auoit là peu du sien, sa personne mesmes n'i estoit pas. En Italie rien n'a branslé, en Bourgoigne, au Royaume

de Naples, en Sicile rien: au contraire en Affrique il a perdu la Goulete, le seul labeur de Charles son pere, & tout ce qu'il auoit là. en Flãdres ses victoires n'i ont pas tant faict qu'il n'i ait encores plus à faire. Et la raison, par ce qu'il y a trouué de la resistance. Il est bien aisé à vn hõme de gaigner quand personne ne ioue contre lui. A cette heure à cette heure qu'il a des ennemis dignes de ses forces, nous verrons ce qu'il fera en Angleterre auec tout son grãd appareil: nous verrons s'il gardera encor cette tant renommee bonne fortune. Or cependãt l'estat où il se trouue à presẽt, est tel. Premieremẽt il est extresmement vieil, & encores plus cassé. Il n'a que deux filles, & vn petit garçon, elle grãdes, ambitieuses desia, & fieres au possible: l'vne Duchesse de Sauoye, l'autre nourrie entre les bras de son Pere & dãs les affaires de son estat, qu'elle gouuerne seulle: son fils est petit & mal sain, cõme i'ay dit, & voila des sources de diuisiõ: car en Espaigne les filles peuuẽt succeder. Outre cela son estat est fort diuisé. Les pays bas qui en estoyẽt le meilleur morceau, sont bien esgarez pour luy. Ce qui en est du tout retranché, cõme les prouinces vnies auec la Royne d'Angleterre, il ne voit pas esperance de le pouuoir iamais recouurer. ce que tient le Prince de Parme soubs son auctorité, il ne s'asseure gueres qu'il le vueille fidellement laisser apres sa mort à ses enfans: l'autre est vn braue Prince, grand Capitaine, aimé de ceux à qui il cõmande, estimé des autres cõme i'ai dit, qui a vsé de beaucoup de foy & de moderatiõ enuers ses peuples, desia bien edifiez de la façon de laquelle sa mere les auoit gouuernez au parauãt luy, qui y a acquis beaucoup de creance & assez, pour pouuoir vn iour retenir cet

apen-

apennage au lieu du Portugal que le Roy d'Espaigne à son aduis, luy a osté & qui,quoy que ce soit se fachera q̃ ses labeurs soyẽt vouez pour vne fille, ou pour vn petit garçon. Le Duché de Milã est voisin du Duc de Sauoye: cetuy là y pretendra droict à cause de sa femme, & suyuant son cõtract de mariage. Le Royaume de Naples & les villes d'Italie, suiuront la fortune du Duché de Milã. Le Portugal ne luy est encores gueres asseuré: les Portugais impatiens du cõmandement des Espaignols, d'autãt plus leurs ennemis qu'ils leur sont voisins, cõme c'est l'ordinaire des peuples. Les Indes tant Portugayses qu'Espaignolles, le seul nerf de cet estat, seront à celuy qui possedera ou l'Espaigne, ou le Portugal. Cela estant de cette façon, ce Prince a desormais plus de besoin de penser à la conseruation de sa maison & de ses seigneuries, qui indubitablement s'en vont diuisees apres sa mort, que non pas de troubler ses voisins. Il est riche à la verité: mais il luy faut employer vne infinie despence, n'ayant quasi pays, où il ne soit contraint de tenir vne grosse garnison. Or qu'il soit necessiteux, il le faict bien paroistre à ses troupes qu'il tient en Flandres, où il demeure aucunefois vn an ou dixhuict mois sans leur bailler vn sol. Autant comme il est riche d'argent, aussi est-il pauure d'hommes: il n'ẽ peut recouurer que d'Allemaigne, d'Espaigne, d'Italie, ou de Bourgongne: & voyez sa foiblesse. Car quant aux Allemans, si nous estions tous vnis: nous l'empescherions, ou d'en leuer, ou d'en passer pas vn. Quant aux Italiens & Espaignols, dont il ne peut fournir en grand nõbre: car ce ne sont pas pays populeux, comme chascun sçait, il faut pour venir attacquer ou la France, ou les Pays bas, ou

l'Allemaigne, qui ſont les endroits où nous ſommes, qui les conduiſe, ou par mer, ou par des lieux ſi malaiſez, que ſi nous nous entẽdions tous bien, il en perdroit la moitié deuãt que de s'en pouuoir ſeruir. Les Eſpaignols ne peuuent venir que par mer ou par le Pyrenee: les Italiens que par les Alpes, ou par l'Allemaigne, chemins, ſi nous voulons, qui leur peuuent eſtre du tout fermez. Au reſte, il n'i a rien ſi miſerable que lui en ſa propre terre, riẽ ſi aiſé à battre. Et eſt certain, qu'on l'eut peu aiſement ruiner par le Portugal, ſi on l'euſt viuement attaqué par là, deſpuis que le Roy Dom Antonio en a eſté deſchaſſé. Voila en bref l'eſtat du plus grand de nos ennemis, qui à mon aduis, bien conſideré, ne doibt pas ſembler ſi puiſſant comme on l'eſtime. Les effects auec cela & l'exemple le monſtrent: Veu que deſpuis trente ans qu'il trauaille à reconquerir la Flandre, ſeul endroit ou il a tendu toute ſa puiſſance, il n'a pas profité de grand choſe, & ſi il ne faut pas dire, que là il ait trouué vne reſiſtãce digne de lui: neantmoins il eſt aſſez clair, que ſans le mauuais gouuernement de feu Monſieur, & la mort du feu Prince d'Orange aſſaſsiné malheureuſement, teſmoignage de la foibleſſe de cet ennemi, il eſtoit quaſi au deſeſpoir, & euſt perdu tous ces pays ſans remiſsiõ, quelque choſe qu'il euſt peu faire.

Quand on aura ainſi conſideré l'eſtat de nos ennemis piece à piece, on trouuera ſuiuant le prouerbe Francois que, Tout ce qui reluit n'eſt pas or. Mais ſi apres on les regarde encor en gros, cela ſeruira bien à en faire le iugement que i'en fay. On les trouuera tous extremement diuiſez de lieux, & de regions. La plus grand part & la plus forte eſt

en

en Espaigne & Italie: Il y a entre deux quatre cẽt lieues de chemin par terre: l'autre en France, mais celle là est si peu de chose, que si les moyens d'Espaigne d'Italie ne s'y ioignoiẽt pour lui aider, elle seroit biẽ tost estouffee. On verra que chaçun des partisans qui entrent en ceste Ligue generale, n'aportent que la moindre portion de leur desir au dessein general, tout le surplus au particulier. On trouuera que la plusparts d'eux tẽd quasi à vne mesme chose: Le Roy d'Espaigne, le Duc de Lorraine, de Sauoye, de Guyse, à la couronne de France. En quoy il ne se peut qu'il n'i ait des ialousies, & que le mesme qui les vnit ne les separe. On verra aussi, qu'ils ont des desseins cõtraires les vns aux autres, comme ceux que i'ay remarqué du Duc de Parme & de Sauoye. & en fin lon cõsiderera que les deux derniers qui sont comme colomnes de ceste ligue, le Roy d'Espaigne & le Pape, l'vn est extrememẽt viel, & si malade, que ceste annee mesme il s'est departi de toutes sortes d'affaires, iusques là, que beaucoup de gens tiennent qu'il est priué de sens par la vieillesse. L'autre, qui est le Pape, ne peut faire estat de ses moyens, sinon autant qu'il viura: or ne peut il gueres viure veu son aage, laissant vn successeur apres luy, qui s'amusera plustost à faire sa maison, qu'à ruiner celle d'autruy: dressera plustost de nouueaux desseins, qu'il ne poursuiura ceux de son predecesseur. Voila doncques en gros & en menu toutes les forces de nos ennemis.

Or si à leurs moyens generaux nous opposons generalement les nostres, si nous assemblons ceux de la Royne d'Angleterre, du Roy de Nauarre, du Roy de Dannemarc, des Princes d'Allemaigne, des Estats des Pays bas, des Cantons de Suysse, quelle

puissance trouuerons nous? Si nous nous seruons au contraire d'eux, de la commodité que nous auons de nous ioindre sans empeschement, la France, l'Angleterre, l'Allemaigne haute & basse, & la Suysse, s'entretouchãs quasi, n'aurõs nous pas plustost ruyné leurs desseins, qu'ils ne les aurõt commencez? nous dis-ie que nostre religion peut lier plus estroitement qu'eux, estant meilleure que la leur: nous qui n'auons nulle entreprise que de nous deffendre & de conseruer nos droicts: ce qui nous vnit: qui n'auons point de dessein particulier qui puisse engendrer de ialousie entre nous, qui estant contraire nous puisse diuiser? Il n'i a point de doubte. Voyons la preuue de cela. Il y a trois ans que le Roy despaigne couppe toutes les forests d'Italie pour bastir des Carraques: achepte tous les Mores d'Afrique pour faire des forcats; met les Indes sans dessus dessoubs à force de fouiller pour trouuer toutes les mynes de l'or, comme s'il n'en vouloit plus apres: Il y a trois ans qu'il ne parle que d'ancres, que de cordages, que de voyles: qu'il menace l'Ocean, s'il ne recoit doucement ses vaisseaux: qu'il cõmande aux vents de les fauoriser, & tout pour dresser vne grande & Espaignolle, c'est à dire, superbe, armee de mer, l'ombre de laquelle toute seule face baisser non pas seulement les mas des nauires, mais la pointe de tous les clochers d'Angleterre. il est gros despuits ces trois ans d'vne armee, & à la verité cõme ces grands ouurages ne s'enfantẽt pas tout a vn coup, ni facilemẽt, il met beaucoup de temps & de peine à en acoucher, & volontiers encor les choses sont elles plus petites à leur naissance que l'on ne pẽse, elle naistra dõcques à la fin en Biscaye, elle sera seuree au Cõquet, & se trou-

trouuera vis à vis d'Angleterre aſſez forte & aſſez grande pour receuoir l'ordre de Cheualerie: Cela ne monſtre il pas qu'en vn ſeul lieu, qu'en la ſeule Angleterre nous auons des moyens aſſez pour reſiſter au plus dangereux de tous nos ennemis? Il y a trois ans qu'il l'a menacee, il ne luy a pas encor faict peur. he! quand eſt ce qu'il luy pourra faire mal? Il y en a autãt que le Duc de Guyſe qui à plaiſir ſe ioue, par maniere de dire, des moyens du Roy & du Royaume de France, ſecouru de l'argẽt d'Eſpaigne, des forces du Prince de Parme, & de tous les Eſtats Catholique, faict la guerre au Roy de Nauarre: pendant ce temps on a leué, pour cet effect, huict armees par terre, & vne neufieſme par mer. Des neuf, graces à Dieu, les huict s'en ſont retournees ſans rien faire: la neufieſme a eſté deffaitte entierement en vne bataille. Or il ne ſe peut dire que ce pauure Prince ait eſté cependant aſsiſté d'vn ſeul denier, n'y d'vn ſeul homme, l'argent & les moyens que ſes amis lui auoyent enuoyez n'eſtans pas paruenus iuſques à lui: cela n'eſt ce pas vne preuue certaine, que ces gens ont plus de mine que d'effect? Il y a 30 ans que les Pays bas ſont attacquez par le meſme Roy deſpaigne auec toutes les forces de ſon pays, d'Italie, & celles qu'il a peu auoir d'Allemaigne. Il y a touſiours eſté heureux. Tous les combats qui s'y ſont donnez, il les a quaſi gaignez. Qu'y à il faict? Ils ſont encores auiourd'huy en tels termes, que s'ils ſe peuuẽt vne fois bien entendre, l'autre eſt à recommencer, & en danger de perdre le labeur, la peine & la deſpẽſe qu'il a mis en ce pays là. Iugez à cette heure, ſi le Roy de Dannemarc, les Princes d'Allemaigne, les Cantons des Suyſſes, qui ſont demeurez iuſques

icy ſans qu'on les ait oſé attaquer, auoyent porté leurs moyens & leurs forces, pour faire ceſſer ces violences du Roy d'Eſpaigne en Flãdre & en Angleterre, & de ceux de Guyſe en France, combiẽ ils dureroyent contre nous en apparẽce humaine? Ie laiſſe encores plus à conclurre ſur cela, que ie n'en dis. Cependant combien que nous ayons plus de forces qu'eux: plus de moyen de nous bien entendre qu'eux, nonobſtant cela ils s'entendent mieux que nous, & ſont plus forts que nous. Donnons ce reproche à noſtre negligence, non à leur induſtrie: à noſtre laſcheté, nõ à leur courage. Dieu nous a mis entre les mains & dequoy viure en repos & nous deffendre de leur Tyrannie: & dequoy encores les mettre ſoubs le ioug, ſi nous le vouliõs faire. Mais pour finir ce propos en theologien, cõme ie l'ay commencé ainſi, ie croy que c'eſt le meſme Dieu, le meſme Seigneur, qui ne veut pas que nous teniõs de nous meſmes, ni de noſtre bras, mais du ſien ſeul, noſtre deliurance.

Il me ſemble que i'ai l'eſprit plus allegé à cette heure, quãd apres auoit couru toute l'Europe troublee & affligee preſque par les diuiſions de la religion, ie reuiens à la France, que ie pẽſois ſeule touchee de ce mal. Ce n'eſt point elle ſeule que Dieu viſite: ce n'eſt point elle ſeule qui eſt menacee, les autres parties y ont part, ie retourne donc à elle plus content que ie n'eſtoye pas, pour conclurre ce diſcours que i'ay commencé pour elle. En fin ce maſque, ce voile qui auoit fillé les yeux du Roy le premier, & à ſon exemple de tous les François, en fin il eſt leué. Quand la ligue commẽça, il y a trois ans, encores ſe trouuoit il des hommes ou ſi effrõtez ou ſi hebetez, qui excuſoyent cette rebellion,

la

la pallioyent d'vn zelle de Religion, de la crainte qu'apres vn bon Roy Catholique, il n'en succedast vn Huguenot. Cela seruit de pretexte aux traistres, qui estoyent auprès du Prince lequel ils cognoissoyent si desdié & si passionné à sa religion, qu'à ce seul mot on luy fermoit la bouche, on luy ostoit toute replique, tous moyens de iuger ce qu'il debuoit faire sur cela. Mais à cette heure ie ne pense pas qu'il y ait homme en tout le Royaume, fut il Iesuite, qui peut excuser l'entreprise du Duc de Guyse dans Paris contre son propre Roy. Quelle elle a esté, ie n'en veux autre discours que le sien, celuy mesme qu'il a publié. Or qui me demanderoit là dessus ce qui aduiendra à mon iugement de celà, certes il m'empeschéroit bié. I'ay dict ailleurs, qu'il n'i a rien qui soit si dãgereux à vn Roy, que la diminution de sa Maiesté: qu'il n'i a rien, qui la diminue tant que s'il fait connoistre qu'il craint quelqu'vn en son Royaume: vne espece de crainte c'est de souffrir les audaces, & ne les punir point. Toutesfois encor quand ce sont des vulgaires audaces, qui ne touchent que les particuliers, le manteau de douceur & de clemence excuse quelque fois la timidité: mais si c'est au Prince mesme a qui elles s'adressent, si elles violent le sainct respect que l'on doibt à la sacree personne du Roy: qui les souffre, n'est plus Roy. Si cette felonnie nullement excusable se pardonne, si le Roy la passe soubs silence: il faudra dire, Sceleris finem putas? gradus est. Et ne faut point douter que dedans deux ans il ne se face tant d'audacieuses meschancetez que cette-ci sera contee pour vne legiere ieunesse. Ie suis de la religion reformee graces à Dieu, qui m'a daigné faire tel. moy dis-ie qui par l'oubly que

i'auois conceu de ses biens faicts m'estois du tout rendu indigne de ce dernier non comparable aux autres: neantmoins si tāt est que le Roy pensast que le Roy de Nauarre & nous l'eussions tellemēt offensé, que nous eussions eu de si lasches & detestables entreprises contre sa vie, cōtre son estat, qu'il ne nous peut en saine conscience pardonner, Ia n'aduienne que soubs l'ombre de cette querelle ie luy voulusse conseiller de nous appeler a soy, d'oublier nos offences, & de se seruir de nous pour le deliurer de la peyne, où ses gens le reduisent chasque iour. mais non comme François, nō comme Chrestien, ains seulement comme homme, ie luy ose bien conseiller, quoy conseiller? mais prophetizer, que si cest argument de l'ire de Dieu sur luy ne l'esmeut à desirer son bien, & en son bien le repos de son Royaume, le chemin de la paix, la voye de se rendre Roy, d'oster tous les partis de son Royaume, horsmis le sien, & comme il n'y a que lui à qui le sceptre apartienne, ne souffrir point qu'il soit rompu en pieces, & qu'indignemēt chascun en emporte vn morceau, luy mesmes estant la premiere & plus certaine cause de son malheur, qu'il s'asseure qu'au lieu de l'en deliurer, Dieu le luy augmentera au double. Ie ne veux pas seulement parler de ceux de la Ligue, ie parle encores de nous mesmes. Ce que les autres font par meschanceté, nous le faisons par necessité: & cependant quant à luy, tout luy est esgal pour sa couronne, elle est aussi bien dissipee & desmembree des vns que des autres, son peuple autāt foulé par nous que par la Ligue. Et n'estoit que nous nous deffendons, & eux ils attaquent: qu'on nous poursuit, & ils poursuiuēt: que nous nous soubmettons

touf-

toufiours à lui, & les autres le veulent affubiectir à eux, On pourroit dire,que le mal que nous faifōs par force à fon Royaume,eft aufsi grand que celui qu'ils y fōt,pour leur plaifir, & pour affouuir leur ambitiō.A ce mal,helas! il n'i a qu'vn feul remede: qu'il vueille feulemēt y remedier,il fera Roy paifible abfolu,obey,craint,aymé & redoubté,pourueu qu'il le vueille. Mais commēt ferons nous des vœus que Dieu luy en mette le pouuoir dans les mains,fi premieremēt il n'en a le vouloir au cœur? Grand Prince, que ne te crois-tu toy-mefme? tu tu n'as nul fi fidelle confeiller. Ie t'ay ouy autrefois blafmer la faute du Roy de Portugal, qui hafarda fon eftat fur vne bataille,cōme iugeant fagemēt qu'il n'i a rien fi miferable qu'vn Prince desherité.he! où as tu mis ta prudence? tu te hafardes à moins cent fois qu'vne bataille. qui t'a peu perfuader q̃ ces gens qui n'ōt pour defir que ta mort, pour but que ta courōne, mettront bas les armes coniurees contre toy feul, pour te voir aigrir & faire fort le mauuais contre ceux de la religion? Non non, il te la faut laiffer, autrement tu n'auras iamais la paix auec eux: & ie croy que fi tu la pouuois quitter fans la vie, tu as des gens affez effrontez pres de toy,pour le te cōfeiller.Ils t'ont chaffé hors de Paris, ce que iamais les Anglois, les Efpaignols, les Allemans ne firent à tes bifayeux: & par tes lettres patentes,tu monftres à ton peuple, qu'au lieu de t'en refentir, il femble qu'il te tarde defia qu'ils ne t'ont pardōné. Tu cōmandes que l'ō prie Dieu pour cette recōciliatiō: il n'i a dōc point autremēt de dāger de leuer la main cōtre fon Roy. Or croy,puis qu'ainfi eft,que celui qui a entreprins de te faire fuir auiourd'huy, entreprendra bien de

te faire mourir demain. Et cela, grand Roy, n'est ce pas se hasarder, que de monstrer à ses subiects, qu'il est si facile d'attenter contre toy, quand au lieu de te vouloir venger, tu pries que l'on apaise ceux que tu debuois faire punir? qui t'a peu si malheureusement persuader, que le remede de ton mal, estoit la guerre ciuile? que par ceste voye, tu recouurirois ton auctorité sur tes subiects? Ah que tu es trompe! il n'i a rien si dangereux en vn bastiment que le feu, en vn corps que la fiebure continue, en vn estat que la guerre ciuile. Si tu veux remedier à ces maux, estouffe le feu qui brusle ta maison, amortis la fiebure continue du corps de ton estat, donne luy la paix. Car c'est le seul moyẽ de garder ton Royaume. Tu dis que si tu prononces ce mot de paix auec ceux de la religion, tu auras quant & quãt toutes les armes de la Chrestiẽté Catholique contre toy: qui te despouilleront de ton estat. Ouy, si tu le dis comme celuy qui fuyoit dernierement de Paris deuant le Duc de Guyse. Prononce le comme celuy qui gaignas les batailles de Iarnac & de Moncontour, & qui tout seul estois plus effroyable, que tout le reste de ton armee: dis-le de ceste façon, & tu trouueras que tout tremblera. Si sur ceste bonne & saincte resolution, tu te veux armer, l'Angleterre, l'Allemaigne, la Suysse couuriront d'armes & de cheuaux toutes tes plaines pour ton seruice: Ils t'enuoyront des forces bastantes pour battre & l'Espaigne & l'Italie, & ta France, encor si elle y estoit ioincte. Pense premieremẽt que cela est le bien de ton Royaume, puis il sera aysé de le faire croire à ton peuple, quãd toy mesme tu le croiras: & si tõ peuple le croit, & que tu le vueilles, il estimera ses ennemis

& les

& les tiens,ceux qui voudront le cōtraire. Mais tu crains la ligue:qui veux tu dōc qui ſoit hardi pour toy,de qui prendra on courage que du tien?donne, donne vne paix raiſonnable à tes ſubiects. Commence par les tiens,par les Catholiques:fay les cōtenter de la raiſon, & n'aye peur que les autres ne s'i reduiſent : ils ſont trop foibles pour reſiſter cōtre toy en vne mauuaiſe cauſe. Elle ſera telle, s'ils refuſēt vne equitable paix,mais ils ne le ferōt pas, ils ne l'ont iamais faict , le prouerbe eſt trop ordinaire en ta Cour , Que l'on les contente pour vn preſche.Tu as encores crainte:& de qui bō Dieu? du Roy d'Eſpaigne. Mōſtre lui les tableaux de ton Pere,& de ton Ayeul, il trēblera iuſques aux fons de Caſtille.Du Pape,n'as tu pas chez toy des heritiers de Charles de Bourbon?ce ſont bayes.Comment ſe peut il faire,que toy qui as tant veu,qui as tant manié de choſes , qui as tant d'experiences, puiſſes auoir ceſte aprehenſion ſi engrauee , & à ſi peu d'occaſion? Croy deux maximes : L'vne, que tes ennemis ont en toy le meilleur ami qu'ils ſcauroyēt auoir: L'autre,que ſans ceſte nuee noire que tu vois autour de la Rochelle, qu'ils craignent cēt fois plus que toy: il y a long temps qu'ils t'euſſent enſeueli : mais adiouſte & croy encor ceſte troiſieſme, que toutes & quantefois que tu voudras à bon eſciēt le bien & repos de ton eſtat, il ne tiendra qu'à toy que tu ne ſois le maiſtre, & que tu ne rendes & les vns & les autres ſi petis en ce qui cōcernera ton obeiſſance,& ton rāg,qu'il ne ſera pas en leur puiſſance de tourner vn œuf ſi tu ne le veux permettre. On te perſuade que le plus fort parti, eſt celuy des Catholiques,& qu'il faut que tu t'aſſeures profondement en ceſtuy là,& t'en rendes le

chef,pour ofter ce titre au Duc de Guyſe: On le te perſuade,mais on te trompe. Il ne faut pas que les partis te recoiuent,& q̃ tu ailles à eux.Il faut qu'ils viennent à toy , & que tu les reçoiues. Eſtre Roy, c'eſt ton parti:il ne t'en faut point d'autre:que tous les autres cedent à celuy la. Qu'eſt ce à dire qu'vn Roy de Frãce entre en ialouſie d'vn Duc de Guyſe? qu'il ſoit en peyne de luy faire perdre ſa creance?Ne connois tu pas que cette ialouſie te rend eſgal,& d'eſgal incõtinent inferieur? Il y a bien des degrez pour mõter à vne courõne,il n'i en a point pour en deualer. C'eſt vn precipice. Si vn Roy deſcent tant ſoit peu,il tombe.On te conſeille de faire bien le choleré cõtre nous: & apres l'auoir bien contrefaict,tu le deuiés à bon eſcient.On te trompe encor d'auantage, & n'eſtoit la paſsion de ta Religion tu le iugerois bien. Aſſeure toy que ce Duc qui deuient ſi puiſſant en ton Royaume, ne retient la meilleure & la plus grande partie de ce qu'il a auec luy, que par ce que c'eſt à toy meſme qu'il s'adreſſe. Penſes tu que ceux qui le ſeruent, n'ayét pour but que la ruine des Huguenots? Nenni,nenni, qui a il à gaigner contre eux ? Si ie m'eſtois abandonné à le ſuiure, quant à moy,ie penſe que ce ſeroit pour les eſperances qu'il auroit d'eſtre Roy vn iour. Car qu'il ſoit eſtimé pour le zele de ſa religion Catholique, pour faire mourir force Huguenots,cela eſt bõ pour eſmouuoir les crocheteurs de Paris, & leur faire crier, Au Huguenot.Ceux qui ſont capables de l'aider à remuer vn Royaume, ont d'autres conſiderations que cela. Or ces conſiderations ne ſe font pas perdre par ta contenance, animé contre ceux de la religion, & trẽblante contre la Ligue: Cela au contraire c'eſt

leur

leur acroistre & les moyẽs & les seruiteurs & l'au-
ctorité, quand on voit que toy mesme tu montres
de les craindre: qui ne les craindra apres? Qui en-
hardist les hommes que l'impunité? Naturellemẽt
nous aymons la liberté. Iamais il n'i eut de Royau
me, qui n'essayast de deuenir s'il pouuoit, estat po-
pulaire. Rien ne se doit si precieusemẽt garder par
vn Prince que son respect, sa Maiesté & sa crainte,
laquelle perdue vne fois, ne se peut iamais recou-
urer, que par les choses qui font craindre, c'est à
dire, par la violence & par la cruaute. Grand Roy,
tu receuras ce propos, comme il te plaira: Ce n'est
point à moy, à limiter tes intẽtions. Mais si tu le lis
auec autãt de passion pour ton bien propre, com-
me ie l'escris: tu iugeras que s'il m'eschappe quel-
que mot de violence, voire mesme contre toy, c'est
l'indignation & le creue cœur qui m'i contraint,
voyant le tort & les outrages que l'on te faict: A
quoy il semble, par maniere de dire, que tu consen-
tes par ta patience. Ne pense point que i'aye vou-
lu accuser en toy mesme ton courage: Toute
l'Europe me desmantiroit: si tu en voulois des
tesmoins, il ne faudroit que nous, que tu as si sou-
uent batus, pour en dire. Croy certainement que
le desplaisir que i'ay de voir que tu souffres, mal
conseillé: les audaces que l'on entreprent seule-
ment sur la confiance que l'on a que tu les souffri-
ras, me le tire du cœur & de la plume. Ie say que
tout ce qui est autour de toy, presque t'a trahy,
iusques icy: que ce que tu as faict contre toy-mes-
me, tu l'as faict en procedant par la voye, par la
cõtraire de laquelle les Princes faillẽt le plus sou-
uent, par croire conseil. I'y estois present, quand
on te disoit que toutes tes villes, tous tes peuples

toutes tes Prouinces estoyent desia à Monsieur de Guyse, tous tes hommes à luy. On te le disoit : & n'i auoit que ceux mesmes qui te le disoyent, qui fussent à luy, & ne te le disoyent que pour te vendre & te trahir à lui. Les plus fortes armes de la Ligue contre toy, ont esté en ta Cour, en ton conseil, en ton cabinet. Ainsi il estoit malaisé que tu ne fusses empesché par tant de choses contraires à tes bonnes intentions. Mais puis que Dieu à ce dernier danger ou il t'auoit mis, t'a osté toute excuse & toute occasiō de doubte: que cela au moins te donne enuie de t'aimer toy mesmes plus que tu n'as faict, de vouloir ton bien, ton repos, ta grandeur à bon escient: & quand tu la desireras, tu ne peux que tu ne desires par consequēt celle de ton Royaume.

Ie veux finir par toy, flambeau de la guerre, qui as tourné à la ruyne de ton Roy & de ta patrie les grandes graces que Dieu t'auoit donnees pour pouuoir dignement seruir & l'vn & l'autre. Penses tu point que tu seras puny vn iour du parricide que tu commets contre ta propre mere : de tāt de maux, ou dont tu es cause, ou que tu fais toy mesme à celle qui t'a tant faict de biens: tant de maux, dis-ie, ausquels tu pouuois remedier, ou par desirer moins, ou par plus sagement desirer, ou pour le moins par borner tes desirs à la fin? Non non: Il ne te faut point d'autre punitiō, que tes propres desseins. Voila ta gesne. Pauure homme! tu as desia presque quarante ans sur la teste, & tu n'oses encores prendre le nom de Roy : quand en auras tu l'effect? Penses tu si aisement venir à bout de ceux qui peuuent empescher la fin de tes vaines esperāces? Il y a trente ans que l'on pert tēps à leur faire

la guerre: Ie t'en donne dix de meilleur marché, il t'en reste vingt. Quel Roy seras tu au bout de cela, à soixante ans? On t'a ouy mocquer du Cardinal de Bourbon, à qui tu auois persuadé de l'estre à cette aage là: A peine y viendras tu plustost. & si il faut encores que beaucoup de choses te succedēt à souhait. Tu ruineras le Roy de Nauarre (labeur vain de toy & de tes enfans, ie m'en asseure.) Sōge toy mesme à te garder de luy: il a les ongles plus grāds que toy: Mais ie le veux, tu le ruineras: quand cela seroit, comment feras tu pour reigner? Si apres sa ruine la France est en proye, comme il est malaisé autrement, es tu plus fort que le Roy d'Espaigne? y as tu plus de droit que luy? que le Duc de Sauoye fils d'vne fille de France, plus proche que toy, ayāt espousé vne arriere fille de France? que le fils du Duc de Lorraine ton aisné, fils d'vne fille de France aussi, & nepueu du Roy? Si au contraire l'estat se maintient en son entier, commēt osteras tu par vne voye legitime le droict aux Princes du sang Catholiques, qui resteront, & qui sont en assez grād nombre, & assez ieunes pour ne mourir point deuāt toi, si tu ne les fais mourir? Qui plus est, au parauant tout cela, qui te peut persuader que le Roy qui reigne ne t'empeschera point de regner? tu ne saurois tant qu'il viura: Il faut que tes premiers coups commencent sur luy (& cela fais tu bien) il faut que tu l'ostes de deuant toy: car il te nuit dix mille fois plus que le Roy de Nauarre, & si tu n'as ce premier dessein, tu n'as du tout point de iugement en ton dessein. Car tu ne peux luy viuāt estre Roy, non pas mesmes durer gueres, tenant le chemin que tu tiens: Mais tu ne veux pas regner. Et quoy donc miserable? Si ce n'est cela, qui te

meine? ſi ce n'eſt vne grãde & puiſſante ambition, qui t'anime, telle que l'auoyent autrefois ou Marius, ou Sylla, ou Cæſar, on te deteſtera bien aux ſiecles aduenir d'auoir tãt faict de mal au monde pour neant. L'ambitiõ eſt la peſte de la ſocieté humaine: elle a touſiours accompaigné neantmoins ceux qu'elle poſſedoit, du luſtre de tant de belles & grandes actions, que l'on blaſme les ambitieux mais on les admire. Si tu as l'ame aſſez genereuſe: pour conceuoir les eſperances d'vn Royaume, il ſe trouuera quelcun à l'aduenir qui dira, que tu eſtois digne de n'eſtre Roy, puis que tu as oſé entreprendre de l'eſtre. On ne t'imputera, peut eſtre, point les malheurs & les calamitez dont il te faut neceſſairement eſtre cauſe pour y paruenir: mais on dira que de ceſte façon le deſtin à voulu ſignaler ta venue, que tu deuois eſtre trop grand pour ſortir par vne porte ordinaire, & qu'il te faloit des ruines pour te receuoir, & pour te faire place: Nec aliam venturo fata Neroni inuenere viã. Auſſi tu ſeras condamné, mais beaucoup de ceux qui te condemneront deſireront de te reſſembler: ou au contraire, ſi, laſchemẽt meſchãt, tu n'as au mal que tu fais autre but que d'empeſcher le bien & le repos de tout le mõde, que dirõt de toi nos nepueux, qui eſt-ce d'étre eux qui ne t'appelera point le fleau de ce ſiecle cy? Mais puis que tu ne peux eſtre Roy, tu n'as pas enuie de l'eſtre: il te ſuffit ſeulement de brouiller & diuiſer noſtre eſtat, afin au moins que tu en retiennes la meilleure partie. Encor plus miſerable. Dieu ne t'auoit il pas aſſez donné de vertu pour y meriter vne part honorable, par les mains de ceux à qui iuſtement le tout apartiendroit? qui euſſent eſté touſiours bien aiſes

de t'a-

de t'auoir pres deux pour parent, comme tu l'es, & pour bon & vtile seruiteur comme tu le pouuois estre. N'aymois tu pas mieux estre tenu à ton Roy de ton bien, en seruant à ta patrie, qu'à vn Prince estrãger en la ruinant? Regarde ce que tu fais: ton Pere & ton grand pere ont faict en Italie la part au Roy d'Espaigne, & tu la luy veux faire en France: Sic ne patrissas? Ce n'est point encor tout cela. Quoy donc? le seul zele de la religion Catholique t'eschaufe le cœur? Ie croy que tu le dis en public non pas en ton cabinet. encores ay-ie peur, que si tu ne changes bien tost de langage, tu ne te repentes d'auoir chassé ton Roy de Paris. Il n'est pas heretique, Non. mais il est Roy. Quicõque le sera ou d'effect ou d'esperãce, t'est ennemy. A la fin tu feras conoistre que c'est encores pour cela mesme que tu en veux au Roy de Nauarre, & que tu es plus ialoux de son esperance que de sa consciẽce. Ie le croy. & s'il te vouloit permetre d'estre Roy, tu lui permettrois aisement d'estre Huguenot. C'est le zele de la Religion, bon Dieu? Quoy? pour l'augmenter. Il y a encores tãt de Turcs & de Sarrasins au monde, qui te detiennẽt le Royaume de Ierusalem, hereditaire à ta maison: que ne tournes tu plustost là tes desseins que sur celui de France? Mais c'est pour la deffendre: he qui l'atacque? qui ose rien demander aux Catholiques? Ie suis donc d'aduis, que tu nous persuades, que les Loups se doiuent donner garde que les brebis ne les surprennent: que les Lions se deffient des Cerfs. Ce que tu dis est cela mesme. Pour vn homme de la Religion en France, il y a cent Catholiques. Si le Roy de Nauarre pendãt la vie du Roy prenoit la voye de les persecuter, il seroit mal

traicté:si apres,il seroit mal reçeu. Non: n'allegue point ces excuses:on s'en mocque,Dy seulement que tu veux regner,que tu veux estre Roy:voila la plus vraye & la plus belle couleur de ton enseigne.

Ie concluray à la fin, & ne te repliquerai que ces deux ou trois mots sur les lettres que tu as fait courir. Tu publies premierement,que c'estoit toy seul qui aduanceois le voyage de Guyenne,(Id est contre le Roy de Nauarre) auquel tu auois tant d'affection. Mais qu'est il besoin que tu sollicites autruy?que n'y vas-tu toi-mesme? Cerche là ou vne victoire,ou vne mort honorable cõme le Duc de Ioyeuse.Fais ceste offre au Roy d'y aller en personne:il te prẽdra au mot: menes y tous tes amis, toutes tes forces, il les augmẽtera encor' des siennes. Porte là le feu de la guerre,puis que c'est làoù tu trouueras tes ennemis,& tu les y trouueras sãs doubte.Pourquoy l'allumes tu en Picardie? y a il aussi des heretiques là?Que pleust à Dieu que Calais & Boulongne fussent aussi bien à la deuotion du Roy de Nauarre comme tu les en accuses: On te garderoit bien d'aller faire le mutin à Paris: tu aurois tout loisir de te renfermer à Chaalons, sãs penser qu'a te deffendre.Voyci que c'est. Tu voudrois que le Roy te laissast la tutelle de Frãce entre tes mains,& que lui s'en allast en Guyenne faire la guerre pour ta querelle,ruiner le Roy de Nauarre ton ennemi,establir tes affaires, afin que cependant qu'il s'amuseroit là a batre vne bicoque, tu lui prisses deçà vne bonne ville, & à la charge encor qu'à son retour il te feroit place, toutes & quãtes fois qu'il te plairoit.Tu as raison:c'est tresbien aduisé & sagement; mais il est encores plus

sage

sage que toi de ne le vouloir pas faire. Tu dis que le Duc d'Espernon fauorise les heretiques : tous ceux qui t'empeschent d'estre Roy , sont heretiques à ton conte,ou les fauorisent.Il s'en trouuera donc bien au monde s'il plaist à Dieu. Tien pour chose certaine, que si cestui là eust voulu auoir la moindre intelligence auec le Roy de Nauarre,s'il lui eust mis entre ses mains la moindre ville de celles qu'il auoit en sa puissance, ou l'aider tant soit peu des commoditez d'argẽt qu'il pouuoit auoir, il n'i eust point eu assez de place en France pour te cacher,Tu serois desia perdu,ie dis perdu sans remede : Ren lui graces de ta conseruation, dont sa fidelité est cause aux despẽs de la sienne & de celle de son maistre.Il est allé cercher noyse,ce dis tu,en Picardie & en Normandie. Quelle part as tu en ces deux Prouinces là?De l'vne,feu Monsieur le Prince en estoit gouuerneur:en son absence,il y auoit des Lieutenans de Roy, de l'autre le Duc de Ioyeuse, tout de mesmes.ni toi , ni nul de tes parens n'y auez droict.Mais non,ie t'excuse, tu veux regner,tout t'est loisible. Tu te plains encor que l'on auoit fait courir de mauuais bruits contre toy & contre ton honneur,lesquels , graces à Dieu,tu as effacez par ce dernier acte. Tu es vn merueilleux Rhetoricien,certes il est vrai , tu t'en és bien purgé.On t'accusoit d'auoir mutiné le peuple de quelques villes de ce Royaume contre les Gouuerneurs que le Roy vouloit y establir. Tu as effacé ce bruit en mutinãt celui de Paris contre le Roy mesme. On te blasmoit d'auoir à Chaalons, à Reims,à Soissons,& par tout ou tu mets le pied, saisi ses deniers.Tu t'ẽ es purgé en prenãt ceux de son espargne dãs sa ville Capitalle. On te soupçõ-

noit d'auoir des entreprises cõtre l'estat,& d'aspirer à la Couronne:& pour cet effect de t'estre desia emparé de quelques bõnes villes tenues par toy ou par tes partisans, ausquelles le Roy n'est point obei. Tu as faict euanouir ce faux bruict,en venãt toy mesme te rẽdre le maistre de Paris,& en chassant le Roy, apres auoir forcé, tué & desarmé les gardes, & faict prẽdre les armes à la populace cõtre lui. Ainsi tu essuyes brauemẽt vn larcin par vn sacrilege, vn meurtre par vn parricide, vn peché par vn crime. Ta suptilité est trop grossiere. Tu triõphes de ce que tu as osé venir auec huict gẽtils hõmes dans Paris, marque de ta simple innocence. Voila de grandes nouuelles, sois dans la Rochelle auec toute ta nouuelle cour,toute ta suitte, toutes tes gardes:Le Roy de Nauarre y entrera auec quatre, & si au partir de là, tu ne t'en fuis, il te mettra en peyne:cela est bon à dire en la basse Bretaigne: mais ceux qui connoissent que tout le conseil du Roy est pour toy,que sa mere te fauorise, que tous les mutins & tous les crocheteurs de Paris,& toute la populace est à ta deuotion,diront que ta simplicité estoit bien fine, tõ innocẽce bien suspecte. Comment veux tu que nous croyons que tu t'és si doucement fié au Roy,veu qu'apres la ligue,quãd vous fistes vostre belle capitulation, à Saint Mor, tu n'i voulus iamais venir, que tu ne fusses aussi fort que lui,veu que durãt qu'il a esté en son armee cõtre les Reistres, tu n'i as pas mis le pied,hormis vne fois l'ayãt surpris & seulemẽt vn quart d'heure? Non, croy moy: c'est ton mestier de faire ces coups là,nõ de les excuser: tu sçais mieux l'vn que l'autre,Il y paroist bien,puis que tu te vãtes qu'il a esté en ta puissance de retenir tõ Roy maugré luy.

Ah!

Ah! qu'as tu dit là Estrãger? retenir vn Roy de Frã-ce? c'est tout ce que pourroit faire l'Europe cõiuree, c'est l'entreprise d'vn Empereur encores bien hasardeuse. Si ton ayeul eust pensé que iamais tu eusses deu proferer telles parolles, il eust estouffé ton pere pour t'empescher de venir au monde. En vn estat paisible, en vn Royaume tranquille, ceste seule parole t'eust cousté la teste. Voyla pourquoi tu le troubles aussi.

De tout le reste de ta Lettre publique les mots en sont trop expres, trop bien couchés pour estre contredits. En faisant le Discours de ta belle vaillantise, ils monstrent ton dessein mieux que nul ne sçauroit faire: ie n'en veux prendre que la fin, par laquelle tu dis, q̃ tu t'es saisi de la Bastille, de l'Arsenal, & des autres lieux publics, des coffres & finances du Roy, pour remettre le tout entre les mains de sa Maiesté pacifique, tel que par l'intercession du Pape & des Princes de la Chrestienté tu esperes de la rendre: sinõ, auec les mesmes moyens, tu essayeras de desgaiger les Catholiques de la persecution de ceux qui fauorisent les heretiques aupres de luy. Voyla vn braue dilemme. Ie crois que tu entens Pacifique, non pas paisible ou appaisé, mais en tel estat qu'il ne te puisse faire guerre, quel tu esperes le rendre par les forces & les moyẽs d'Espaigne & d'Italie: c'est l'intercession que tu veux dire: & finalemẽt, petit & simple subiect, tu denonces la guerre à ton Roy. Les autres la souffrent, cestuy cy la commence. Si le feu Empereur en eust autant dit au Roy Henri son Pere, toute la Chrestienté eust esté en armes d'vn costé ou d'autre sur ceste porolle. si Dieu luy touche le cœur aussi, i'espere que ce sera ta derniere.

FIN.

DECLARATION DE LA VOLONTE DV ROY, FAICTE depuis son departemēt de Paris.

NOSTRE amé & feal, nous estiōs en nostre ville de Paris, ou ne pēsions à autre chose qu'à faire cesser toutes sortes de ialousies & empeschemēs du costé de Picardie & ailleurs, qui retardoyent nostre acheminement en nostre pays de Poitou, pour y poursuiure la guerre commcēee contre les Huguenots, suiuant nostre deliberatiō: Quand nostre cousin le Duc de Guyse y arriua à nostre desceu, le neufiesme de ce moys. Sa venue en ceste sorte augmenta tellement lesdites deffiances, que nous nous en trouuasmes en bien grande peine, parce que nous auions au parauant estez aduertis d'infinis endroits qu'il y deuoit arriuer de ceste facon, & qu'il y estoit attendu d'aucuns des habitās de ladite ville qui estoyēt soupsonnez d'estre cause des desfiances, & lui auions à ceste occasion fait dire au parauant que nous ne desirions pas qu'il y vint, que nous n'eussions composé les troubles de Picardie, & leué les occasions desdites deffiances. Toutesfois considerans qu'il estoit venu seullemēt accōpagné de quatorze ou quinze cheuaux, nous ne voulusmes pas laisser de le voir, pour essayer à faire auec luy que les causes desdites deffiances & troubles de Picardie fussent ostees. à quoy voyans que nous n'auancions gueres & que d'ailleurs nostre dite ville se remplissoit tous les iours des gentils hommes & autres personnes estrangeres, qui se rallioyent à la suitte dudit Duc, que les recherches que nous auions cōmandé estre faittes par la ville par les Magistrats & officiers d'icelle, ne se fai-

faisoyent qu'à demi, pour la crainte en laquelle ils estoyent, & aussi que les cœurs & volontez d'aucuns desdits habitans s'aigrissoyent & alteroyent tous les iours de plus en plus, auec les auertissemens ordinaires qui nous redoubloyēt iournellement qu'il deuoit esclorre quelque grand trouble en ladite ville: Nous prismes resolution de faire faire lesdites recherches plus exactemēt par les quartiers d'icelle q̃ les precedētes, afin de descouurir & recognoistre au vrai l'estat de la ville, & faire vuider lesdits estrāgers qui ne feroyent aduouez cōme ils deuoyent estre. Pour ce faire nous aduisasmes de renforcer certains corps de garde des habitans & bourgeois de laditte ville, que nous auiōs ordonnez estre dressez en quatre ou cinq endroits d'icelle, des compagnies des Suisses, & de celles du regiment de nostre garde, qui estoyent logees aux fauxbours d'icelle, & de commander aussi à aucuns Seigneurs de nostre conseil, & cheualiers de nostre ordre du S. Esprit, d'aller par les quartiers auec les quarteniers & autres officiers de ladite ville, par lesquels l'on a accoustumé de faire lesdites recherches pour les authoriser & assister en icelles, comme il s'est fait plusieurs fois, dont nous fismes aduertir ledit Duc, & tous ceux de ladite ville, afin que personne n'en prit l'alarme & ne fust en doute de nostre intentiō, en cest endroit. Ce que du commencement les habitans & bourgois de ladite ville feirent contenāce de receuoir doucement. Toutesfois quelque temps apres, les choses s'eschauferent de telle façon par l'inductiō d'aucuns qui alloyent semans & imprimans au cœur desdits habitās que nous auions fait entrer lesdites forces pour establir des garnisons estrangeres en ladite ville, & leur faire encore pis, qu'ils

les eurẽt bien toſt tellemẽt animez & irritez cõtre icelles, que ſi nous n'euſsions expreſſement deffendu à ceux qui leur cõmandoyent de n'attenter aucunes choſes cõtre leſdits habitãs, & d'endurer & ſouffrir pluſtoſt toutes les extremitez du mõde, q̃ de ce faire: Nous croyõs certainemẽt qu'il euſt eſté impoſsible d'empeſcher vn ſac general de ladite ville, auec vne treſgrande effuſion de ſang. Quoy voyant, nous nous reſolumes de ne farie executer plus auãt leſdictes recerches cõmencees, & de faire retirer quãt & quãt leſdites forces, que nous n'auions fait entrer pour ceſte ſeule occaſiõ: eſtãt vray ſemblable, q̃ ſi nous euſsions eu autre volõté, nous l'euſsions tentee & peut eſtre executee ſelõ noſtre deſir, deuãt ladite eſmotion. & qu'ils euſſent tendu les chaines, & dreſſé les baricades par les rues, cõme ils cõmencerent à faire incontinẽt apres midy, quaſi en meſme tẽps par toutes leſdites rues de ladite ville à ce inſtruis & excitez par aucuns gẽtilhommes, Capitaines ou autres eſtrãgers, enuoyez par ledit Duc de Guſe, qui ſe trouuerẽt en biẽ peu de tẽps departis & rangez par chaſcune des dizaines pour cet effect faiſãt retirer leſdites cõpagnies Suyſſes & Françoiſes. Il y eut à noſtre treſgrãd regret quelques harquebuſades tirees & coups ruez par leſdits habitãs, qui porterẽt principalemẽt ſur leſdits Suyſſes, que nous fiſmes retirer & loger ce ſoir là és enuirõs de noſtre chaſteau du Louure, afin de voir ce que deuiẽdroit l'eſmotiõ en laquelle eſtoyent leſdits habitãs, & fiſmes tout ce qu'il nous fuſt poſsible pour l'amortir iuſques à faire le lẽdemain du tout ſortir & retirer de ladite ville leſdites cõpagnies, reſerué celles que nous auiõs deuãt leur entree, poſees en garde deuant noſtre dit chaſteau du Louure, nous ayãt eſté remõſtré, que cela cõtenteroit

teroit & pacificeroit grandement lesdits habitans. Nous fismes aussi arrester quelque restes de compagnies de gens de pied du regiment de Picardie, qui estoyét encor toutesfois à sept ou huict lieues de ladite ville, ensemble quelques Seigneurs & gentilshómes nos seruiteurs, qui nous venoyent trouuer, voyant que l'on en auoit dóné ombrage à ce peuple, & que l'on se seruoit de ceste couleur pour esmouuoir d'auãtage lesdits habitans: neantmoins au lieu d'en voir l'effect tel que nous attendions pour leur propre bié & nostre contentemét, ils auroyent continué depuis à hausser d'auantage lesdites baricades, renforcer leurs gardes iour & nuit, & les aprocher de nostre dit chasteau du Louure, iusques côtre les sétinelles de nostre garde ordinaire, & mesmes se seroyét saisies de l'hostel de ladite ville, ensemble des clefs de la porte S. Anthoine, & autres portes d'icelle: de sorte que les choses seroyét passees si auãt le 13. de ce mois, qu'il sembloit qu'il n'estoit plus au pouuoir de personne d'empescher l'effect d'vne plus grande violence & esmotion iusques deuãt nostre dit chasteau. Quoy voyant & ne voulant employer nosdites forces contre lesdits habitans, pour nous auoir tousiours esté la conseruatió de ladite ville & des bôs bourgeois & habitãs d'icelle aussi chere & recommandee, que celle de nostre propre vie, ainsi qu'ils ont esprouué en toutes occasions, & est tresnotoire à vn chacun: Nous nous resolumes d'en partir ledit iour, & plustost nous absenter & esloigner de la chose du monde, que nous aimons autant comme nous desirons faire encore, que de la voir courir plus grand hazard & en receuoir aussi plus de desplaisir, supplier la Royne nostre treshonoree dame & mere, d'y demeurer, pour voir si par

sa prudéce & authorité elle poura faire en nostre absence pour assoupir ledit tumulte,ce qu'elle n'a peu faire en nostre preséce quelque peine qu'elle y ait employé. Et nous en sommes venus en ceste ville de Chartres,d'où nous auōs bié voulu incōtinét vous faire la preséte pour vous prier de mettre en consideratiō le consequéce de ce fait, cōbien il apportera de preiudice & de desauātage à la chose publique,& principalemét à nostre Saincte religiō Catholique,Apostolique,& Romaine,s'il passe plus auant,puisque ceux qui auoyent accoustumé de cōbatre tous ensemble pour la propagatiō d'icelle,serōt par cet accidét(s'il n'est reparé)desunis & contrains de tourner leurs armes les vns contre les autres.A quoy nous vous prions de croire que nous ferons de nostre costé tout ce qu'il nous sera posible,pour n'i tōber,tāt a de puissance sur nous le zele que nous portons à nostre dite religiō: que nous auōs assez fait paroistre iusques à present. Et vous prions & exhortons tant qu'il nous est posible,de faire prier Dieu en vos Eglises de ceste reunion, & que l'obeissance qui nous est deue nous soit conseruee cōme il appartient,& ne permettre que les habitās de nostre ville, &c.se desuoyét du droit chemin: mais les admonester & cōfirmer à demeurer fermes & constans en leurs loyauté enuers leur Roy, en vniō & concorde tous ensemble pour se maintenir & cōseruer sous nostre obeissance, & ne tōber aux incōueniens qui leur sont preparez s'ils tiennét autre chemin.Et outre que vous ferez chose digne de vostre prudence, fidelité & deuoir qui seruira de grād exemple à tous nos suiets,nous vous en sçaurōs gré & le reconnoistrōs à iamais enuers vous & les vostres. Donné à Chartres le iour de May 1588.

COPIE

COPIE DE LA LETTRE ESCRITE AV ROY, PAR MONSEIGNEUR le Duc de Guyse, le 17. de May dernier.

SIRE, Ie suis si malheureux, que ceux qui de long temps par beaucoup d'artifices, ont tasché de m'esloongner de vostre presence, & de vos bonnes graces, ont eu assez de pouuoir pour rẽdre inutiles tous les bons desseins que i'ai faict de m'en approcher, & par mes seruices me rendre agreable à vostre maiesté. Ce que i'ay ces iours passez plus esprouué que iamais, à mon tresgrand regret. Car estant lassé de tãt de faux bruits & calomnies, dõt on vsoit pour entretenir vostre Maiesté en deffiance de moy, i'ay voulu auec le hazard, dont on me menaçoit, iustifier ma vie, ayant prins resolution de la venir trouuer en si petite compagnie, & auec tant de confiance & franchise, que i'esperois par ce moyen faire voir à chacun que i'estois fort eslongné de ce dont mes malueuillans taschoyẽt auec tant d'artifice, de me rendre suspect. Mais les ennemis du repos public, & les miens, ne pouuans souffrir ma presence aupres de vous, estimans que dans peu de iours, elle descouuriroit les impostures, dont l'on vsoit pour me rendre odieux, & peu à peu me donneroit place en vos bonnes graces, ont mieux aymé par leurs conseils pernicieux remettre toutes choses en confusion, & vostre Estat, & vostre ville de Paris en hazard, que d'endurer que ie fusse aupres de vous. Leur mauuaise volonté s'est manifestement reconnue, en la resolution que sans le sceu de la Royne vostre mere, & contre l'aduis de vos plus sages Conseillers,

ils ont fait prendre à voſtre Maieſté, de mettre par vne voye inuſitee, & en vn temps plein de ſoupçõ & partialitez, des forces dans voſtre ville de Paris, pour occuper les places publiques d'icelle. Et la voix commune publie, qu'ils eſperoyent, apres s'eſtre rẽdus Maiſtres, pouuoir encor vous induire à beaucoup de choſes, toutes alienes de voſtre bõ naturel, & que i'ayme mieux paſſer ſoubs ſilence. L'esfroy de cela, SIRE, a cõtraint vos bõs & fidelles ſubiects de s'armer, pour la iuſte crainte qu'ils ont, en ce que par ceſte voye, on ne vouluſt executer ce dont on les menaçoit long tẽps au parauãt. Dieu par ſa ſaincte grace à contenu les choſes en meilleurs termes, qu'on ne les pouuoit eſperer, & a cõme miraculeuſemẽt cõſerué voſtre Ville d'vn treſperilleux haſard. Et le cõmancement, la ſuitte, & l'euenement de ceſt affaire a tellement iuſtifié mes intentions, que i'eſtime que voſtre Maieſté, & tout le monde connoiſt aſſez clairemẽt par là, cõbien mes deportemẽs ſont eſlongnez des deſſeins dont mes calumniateurs m'ont voulu rendre coulpable. La forme de laquelle ie me ſuis volontairement ietté en voſtre puiſſance, monſtre la confiãce que i'ai prins de voſtre bonté & la ſincerité de ma conſcience. L'eſtat auquel on me trouua lors que i'eu les premiers aduis de cette entrepriſe, & dequoy vous peuuẽt teſmoigner pluſieurs de vos ſeruiteurs, fait aſſez connoiſtre que ie n'auois doubte d'eſtre offencé, ni volonté d'entreprendre, eſtant plus ſeul & deſarmé, en ma maiſon, que ne peut & doibt eſtre vn de ma qualité. Le reſpect dont i'ay vſé, me contenant dans les ſimples bornes d'vne iuſte deffence, vous teſmoignent aſſez que nulle occaſiõ ne me peut faire deſchoir du debuoir d'vn treſ-

treſhumble ſubiect. La peine que i'ay priſe pour contenir le peuple, & empeſcher qu'il ne vint aux effects, qu'amenent le plus ſouuant tels accidens, me deſcharge des calomnies, qu'on m'a cideuant impoſees : Que ie ſoulois troubler voſtre ville de Paris. Le ſouci que i'ai prins de conſeruer ceux meſmes, que ie n'ignorois point de m'auoir faict de mauuais offices enuers vous à la ſuſcitation de mes ennemis, faict voir à chaſcun clairement, que ie n'ai iamais eu intention d'attenter aucune choſe contre vos ſeruiteurs & officiers, cõme l'on m'a faulſement accuſé. La façon dont ie me ſuis comporté enuers vos Suyſſes, & enuers vos capitaines & ſoldats de vos gardes, aſſeure aſſez que ie n'ay iamais tant craint que de vous deſplaire. Si voſtre Maieſté a ſceu toutes ces particularitez, cõme i'eſtime que pluſieurs de vos bons ſeruiteurs aymans le repos public, qui en ſont teſmoins, ne les luy aurõt pas celees, ie tiẽs pour aſſeuré qu'elle demeure par la eſclarcie, Que ie n'ai iamais eu la moindre des mauuaiſes intenſions, dont mes ennemis par faux bruits m'ont voulu rendre odieux. Et i'eſpere Sire, que la fin en dõnera encores plus aſſeuré teſmoignage, ayant receu vn des plus grands deſplaiſirs qui me pouuoit aduenir, quand i'entendis que voſtre Maieſté auoit pris reſolution de s'en aller: D'autant que le ſubit partement m'oſta le moyen de pouuoir, cõme i'auois enuie, accõmoder toutes choſes à voſtre cõtentemẽt: Et à cela ie les voyois diſpoſees, lors q̃ la Royne voſtre mere me fiſt cet honneur de venir ceãs, Dequoy ie lui ay dõné tels teſmoignages q̃ i'eſtime qu'elle les peut tenir certains. Puis que ie ne peus lors, Sire, Ie continueray cette meſme volonté, & eſpere me comporter

en ſorte, que voſtre Maieſté me iugera tresfidele ſubiect & ſeruiteur, qui ne deſire rien tant, qu'en bië faiſant & pourchaſſant le bien de voſtre Royaume, acquerir l'heur de ſes bonnes graces, leſquelles ie ne ceſſeray iamais de recercher iuſques à ce que Dieu m'en ait preſenté le moyen: Lequel ie prie, SIRE, donner à voſtre Maieſté, &c. De Paris le 17. May 1588.

EXTRAICT

EXTRAICT D'AVTRES LETTRES ESCRITES PAR LEDIT SEIGNEUR Duc de Guyse.

Novs auions assez de peine à remparer contre les artifices, que l'on nous dressoit tous les iours pour chercher couleur de ne passer en Guyenne contre les heretiques : nous allions rendre le Roy content de ses garnisons de Picardie. Et bien que ce regiment n'eust prins le cõtrepied, que pour raffraichir de vieilles innimitiez, & chercher nouuelles contritions, si est-ce que nous auons forcé nos amis à endurer vn inutile mois, les forces d'Espernon sur leurs testes. Quand de nouueau pour plus grand empeschement, le mesme Espernon est allé cercher noise en Normandie, & l'i eust trouué bien rude, si pour le desir de voir faire la guerre aux heretiques, nous n'eussions encores mesnagé ces affaires, & procuré que nos amis se continsent, sans luy donner aucun trouble ou empeschement. Mais pour plus nous embarasser, & par toutes ces garnisons superflues, & ces voiages perdus : & pour rompre du tout le cours de la guerre, & la diuertir contre nous, l'on nous dressa vne partie à l'honneur, faisant courir des bruits, pour nous faire craindre plus que les mesmes heretiques : Sur ce que nous aimions vn massacre dans Paris : Tãtost de vouloir prẽdre le Roy : Tãtost de saccager la ville, pour en tirer de l'argẽt, & faire la guerre à qui bon nous sembleroit. Et telles autres impressions que l'on donnoit à sa Maiesté les plus coulourees que faire se pouuoit, pour les rendre tant plus receuables. Ce a esté le dernier artifice, qui nous a plus apporté de desespoir,

voyant que le Roy taſchoit plus de pouruoir à ſes deffiances, qu'a continuer la guerre contre les heretiques, & que nous eſtions ſi malheureux d'eſtre tenus de quelques vns en tel eſtime: iuſques là que ſa ſainɛteté meſmes en ait prins ſubieɛt de nous porter par vn ſié Bref à la fidelité enuers le Roy noſtre Souuerain. Ce deſeſpoir dis-ie de derniere impreſsiõ, me tenoit fort ſaiſi, lors que i'entẽdis que tout ouuertemẽt ſa Maieſté renforcoit ſes gardes, iuſques à quatre enſeignes Françoiſes, & trois de Suyſſes. De ſorte que pour ne demeurer vne ſeule heure ſoupçõné d'aɛtes ſi vilains, ie me rẽdis douze heures apres dãs Paris, accõpaigné de huiɛt gẽtils hommes, & au milieu de toutes les gardes mentiõnees ci deſſus, ie vins baiſer les mains à ſa Maieſté, ne portant autre ſaufcõduit que mes ſeruices, en la cõfiance que doit auoir vn bõ ſubieɛt en ſon Roy. Cette franchiſe, ſincerité & cœur ouuert, me debuoit apporter, ce me ſemble, vne claire iuſtificatiõ de tous les faux bruits paſſez. Et à la verité il n'i eut homme de bien, qui n'en ſentiſt ioye en ſon cœur, cõme chacun l'apperceut aſſez euidemmẽt. Le lendemain touſiours aſſeuré en ma conſcience, ie fus tout le iour aupres du Roy, enfermé tantoſt dãs les Tuilleries, traiɛtant du voyage de Guyenne & de cette guerre que i'affeɛtionnois tant. Pendant ces iours, cõme il eſt à preſumer, le Roy s'informa de tous coſtez ſi i'eſtois pourſuiuy de pl' grãde trouppe, que celle qu'on auoit veu à mon arriuee. Et apres auoir connu, cõme la verité eſtoit que i'eſtois ainſi ſeul, & ſans vn ſeul homme de guerre, à quarante lieues de moy, Voyci le lendemain matin douzieſme May, entrerent auſsi toſt que le iour, douze Enſeignes de Suyſſes, & huiɛt Enſeignes de

gens

gens de pied Frãçois, outre les quatre de la garde, par la porte Sainct Honnoré: le Roy estant & tous ceux de sa cour à cheual pour les receuoir. Le maistre du Camp du regiment des gardes, & les Colõnels de Suysses ont cõmandemẽt de s'aller saisir de toutes les places de Paris: Et pour n'estre empeschez, les habitãs d'vn bout de la ville furẽt despartis tout à l'opposite de leurs quartiers, afin de les tenir en volonté de se rõpre d'eux mesmes, pour le souci & l'esloingnemẽt de leurs femmes & enfans, en tel accident. Durant que cela se disposoit, ainsi que ie dormois en mõ logis, si peu accõpaigné que mon train n'estoit pas encores arriué de Soissons: cõme Dieu voulut, au tẽps qu'õ separoit des forces en tant de lieux, i'eus loisir d'en estre auerti, quelques Gentilhõmes de mes amis, estãs à Paris pour leurs affaires, me vindrẽt trouuer. Et sur tout, Dieu excita miraculeusemẽt tout le peuple à courir vnanimement aux armes. Et sans cõferer ensemble, asseurez de ma presence, & de quelque ordre que ie mis soudain parmi eux, d'eux mesmes s'allerẽt accommoder, & barricader de tous costez, à dix pas desdites forces estrãgeres, & d'vne si grande prõptitude & vehemence, qu'en moins de deux heures, ils firent entendre ausdites troupes, qu'elles eussent à se retirer à l'instant hors de la ville & faux-bourgs. Et sur ce, en mesme temps, vn Suysse en quelque quartier blaissa vn habitant, les habitans chargerent les Suysses, qui se trouuerent là, en tuerent 12. ou 15. & en blesserent 20. ou 25. & desarmerent les autres. D'autre costé quelque compagnie des gardes du Roy fut aussi desarmee & renuersee dans les maisons, où ils furent contrains auec leurs Capitaines de s'enfermer. Cela

fut cause que ie marchai par la ville, & d'abordee deliuray neuf cens Suysses prisonniers,& plusieurs soldats des gardes,que ie fis reconduire seurement iusques au Louure.Ceste iournee, toute reluisante de l'infaillible protection de Dieu, estãt acheuee, i'allay par toutes les rues, iusques à deux heures apres minuict, priant, suppliant,menaçant le peuple, si bien que par la grace de Dieu il ne s'en ensuiuit aucun meurtre, massacre, pillerie, ni perte d'vn denier, ni d'vne goute de sang, outre & pardessus ce que vous auez entendu, encores que le peuple fust extremement enuenimé, pour auoir sceu (disoyent ils) qu'il y auoit eu vingt potences prestes,auec quelques eschaffaux, & auoir veu les executeurs de iustice pour faire mourir cent ou six vingt personnes qu'ils nommoyent, & que i'aime mieux vous laisser deuiner, qu'escrire. Ie ne vous puis celer combien de contentement m'apporta cette grace immense de Dieu. Premierement pour voir si clairement mon honneur desgagé de ces soubçons de sac & massacre qu'on auoit essayé de persuader à tant de gens de bien. Car pour auoir peu tout cela,& l'auoir si heureusemét empesché, ie rendois muets tous mes ennemis. Secondement auoir donné preuue de mon zele au seruice & à l'honneur de mon Roy, iusques à faire rendre les mesmes armes qu'on auoit portees contre moy,& leurs feus, & leurs tambours, reconduire les prisonniers,renuoyer les drappeaux,desgaiger les assiegez, & ne perdre le respect, où les plus constans l'eussent peu perdre. Ils firent tant qu'ils persuaderent le Roy de s'en aller,vingt quatre heures apres que i'eusse peu mille fois si i'eusse voulu l'arrester : mais ia à Dieu ne plaise, que i'y aye iamais

ſongé depuis ſon partement. Sa Maieſté a quelque autre conſeil & aigreur. I'ay receu l'Arſenal, la Baſtille & les lieux forts entre mes mains. I'ay faict ſeeller les coffres de ſes Finances : pour conſigner le tout entre les mains de ſa Maieſté pacifique, tel que nous l'eſperons rendre par nos prieres enuers Dieu, par l'interceſsion de ſa Saincteté, & de tous les Princes Chreſtiens, & pour ceſte ſignalee & nō commune preuue de fidelité, qu'il lui à pleu mettre entre mes mains. Ou ſi le mal cōtinue, i'eſpere par les meſmes moyens conſeruer enſemble, & la Religion & les Catholiques, & les deſgager de la perſecution que leur preparoyent les confederez des heretiques aupres du Roy.

FIN.

AMY LECTEVR, ESTANT TOMBE ES MAINS DE L'IMPRIMEVR VNE troisiesme Lettre du Duc de Guyse au sieur de Bassompierre, il s'est aduisé de l'adiouster à ce Discours, afin que tu puisses en faire ton profit.

Autre Lettre Dudit Duc de Guyse au S. de Bassompierre.

I'ESCRIS à son Altesse vne lettre que ie vous prie de voir: bien que le Bailly de S. Mihel, tesmoin oculaire, iustifiera toutes mes actiõs: la presence duquel, iusques à ceste heure, m'a empesché d'ẽ rendre plus souuẽt cõpte: m'asseurãt qu'il n'i oubliera riẽ. Les termes ausquels nous sommes sont, que ce matin nous presentons nostre requeste, qui est directemẽt à la ruine d'Espernõ, où toutes ses perfectiõs sont qualifiees cõme elles doyuẽt, sans en riẽ oublier. Hier ie fus à la maison de ville, pour y admettre la Chapelle, qui a esté esleu Preuost des marchans, & le General Rolland Cõpan, & autres gẽs de biẽ & catholiques pour Escheuins, le Preuost des marchans Perreuze estant à la Bastille, & les traistres Escheuins en fuite. L'õ n'a iamais veu vne si grãde obeissance de peuple en telle esmotiõ: car il ne se peut dire qu'il y soit aduenu aucun desordre ni mesfait, iusques aux espees, morions, picques, harquebuses, de douze cens Suysses, ou François prins, que ie fis rendre. Il ne s'est trouué chose du mõde perdu. Nous auons esté indignement assaillis & par trespernitieux conseil trop recouuert d'heretique. Dieu par sa grace nous à conserué par la resolutiõ obeissãce & hardiesse de ceux de Paris, qu'ils continuẽt plus que iamais en leur ferme resolution & brauerie de prester tout debuoir &

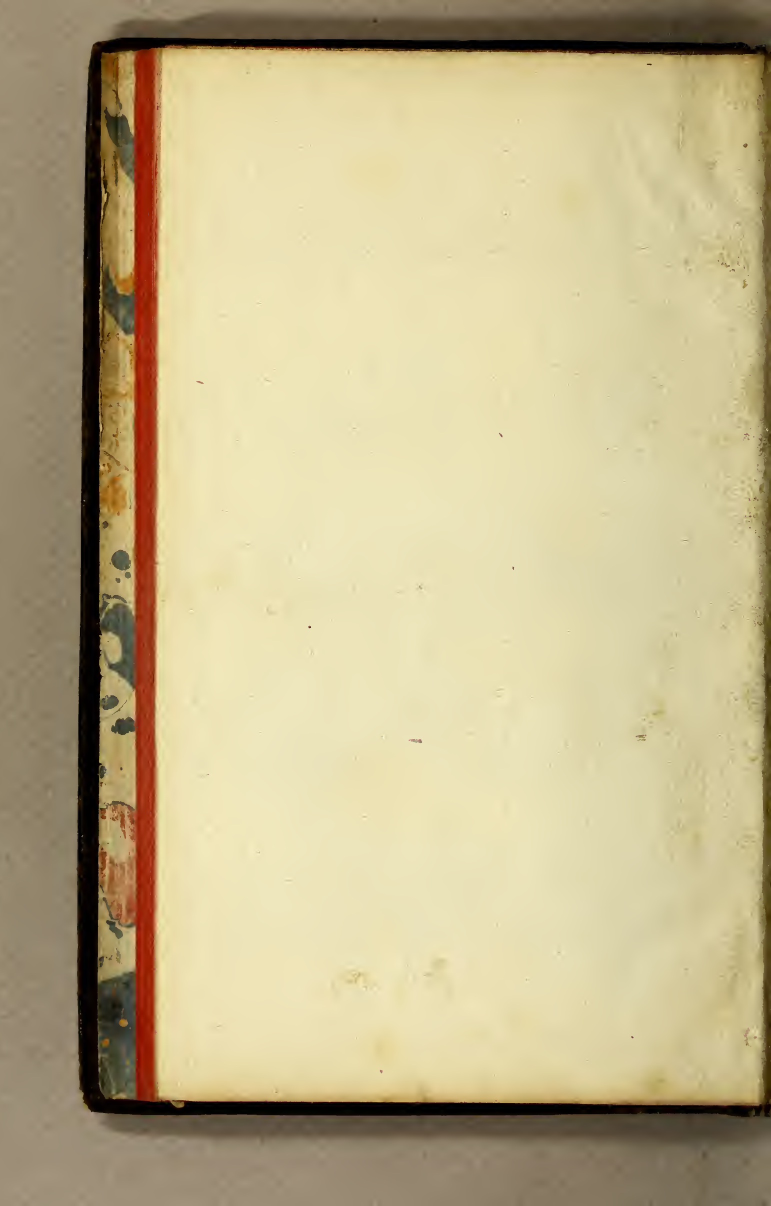
obeiſſance au Roy: mais deſſous de conſeruer leur zele à la religion, & la ſeurté de leur ville. Le Roy fait des forces & nous auſſi: Il eſt à Chartres, & nous à Paris. Voyla cõme võt les affaires. Le Gouuerneur du Haure c'eſt brauement maintenu contre Eſpernon, & n'en a voulu ouir parler: Celuy de Caen ne l'a voulu receuoir le plus fort dans ſon chaſteau. Voyla ce qu'il a fait en Normandie, dõt il eſt ſorti ſans aucun eſtabliſſement pour luy ni les ſiens, eſtãt venu trouuer le Roy hier, bien qu'il luy euſt mandé par quatre deſpeſches n'i venir, pour eſtre en horreur à tous les Princes & officiers. Ceux d'Orleans, d'Amiẽs, d'Abbeuille, Bourges, & pluſieurs grandes villes, ont chaſſé les Politiques dehors, & prins pluſieurs priſonniers. Toutes les petites villes enuoyent icy recognoiſtre la ville & nous. La Iuſtice vit doucemẽt, & perſonne ne peut dire mal de tous ces effects. Or faut il que faciez vn tour icy pour voir vos amis, que vous ne trouuerez Dieu merci deſpourueus de moyen ni reſolution. Il faut bien eſtre aduerti d'Allemaigne, affin de n'eſtre preuenu. Il ne nous manque forces, courage, amis ni moyens: mais encores moins d'hõneur, du reſpect & fidelité au Roy auquel inuiolablemẽt nous le garderons, vſans de tous debuoirs de gens de bien, d'honneur, tresbons Catholiques. Voyla les termes où ſont vos amis qui ſe recommandent à vos bonnes graces. Ce vingt & vnieſme may.

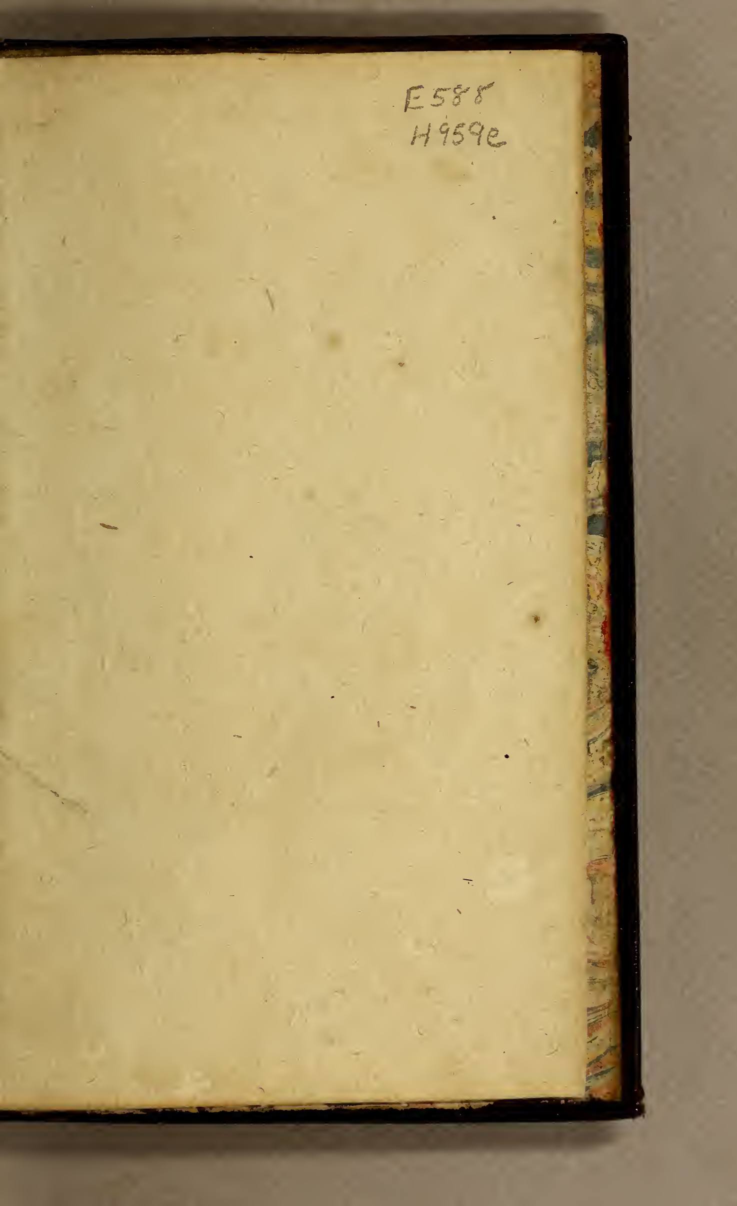
L'amy de cœur.

Monſieur le Conte trouuera ſes treſaffectionnees recommandations. Son Alteſſe verra ce mot.

l'Amy de cœur.

Venez viſte.




E588
H959e





